

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Yves Arauxo  
Un idiot devant l'étang

Cactus éditions

Joseph Bodson  
**BRUXELLES BABEL BABYLONE**  
... et autres lieux

Philippe Colmant  
À la marge du ciel

Pierre Coran  
Cieux d'Ostende

Une vie de palais  
Nouvelles

Francis Lemaître, Jean-Claude Bologier, Yves Naiman, Eric Bogaert, Sylvie Gervais, Colette Ibes, Jean-Baptiste Barthelet, Nathalie Stouvenick, Paul Laurant

Audace

ÉDITIONS LE COULMIER

Éditeur à paroles

Joseph Bodson  
**BRUXELLES BABEL BABYLONE**  
... et autres lieux

Audace

Philippe Colmant  
À la marge du ciel

Préface de Philippe Leuchs  
Illustrations de Philippe Colmant

ÉDITIONS LE COULMIER

Pierre Coran  
Cieux d'Ostende

Éditeur à paroles

François Degrande  
L'OMBRE D'UNE RACINE

roman

L'ARTICLE  
Gaëtan Faucer  
SCANDALEUSEMENT INTIME

Ancis Nin

roman

Tatiana Gerkens  
Sorcière

Les chants de Jane

numéro de la revue n°41  
Mars/Avril 2024

Monique Thomassetie  
Un passé multiple

Monéveil

Pierre Schroven  
La merveille d'être là

Isabelle Moreels et Renato Biaz-Tatara (dir.)  
DU FANTASTIQUE À SES SUBVERSIONS  
DANS LA LITTÉRATURE BELGE FRANCOPHONE

PETER LANG

Éternel retour  
Les Nobles Voyageurs  
Journal de lectures

Christopher Gérard

PIERRE GUÉRANDE  
Rendez-nous les étés  
de notre âme  
suivi de Escales bretonnes

Préface de Michel Ducobu

CORINNE HOEX  
LES REINES  
DU BAL

roman

« Ce n'est pas parce qu'on a un pied dans la tombe qu'on doit se laisser marcher sur la route. »

de sauteur

GRASSET

« Sous la direction de DANIEL SALVATORE SCHIFFER »  
L'humain au centre du monde

Contre les nouveaux obscuritismes

Éditeur

Marie-Claire Verduré

À l'angle des ancolies sauvages

Éditeur à paroles

AU GRAND JOUR

La Petite Pierre

Béatrice Libert  
Visages de la grâce

Collection Jour & Nuit  
Les Lignes-Dites

Evelyne Wilverth  
La vie, en robe rose et noire

Préface Philippe Leuchs  
Illustration : Anja De Meyer

ÉDITIONS LE COULMIER

GREGOIRE POLET  
PAX

roman

WILSON

1910

Illustrations de Michel Audouard

ÉDITIONS LE COULMIER

Marie-Claire Verduré  
À l'angle des ancolies sauvages

Éditeur à paroles

## S O M M A I R E

|  |  |
|--|--|
| <b>PRÉSIDENT</b><br>CARINO BUCCIARELLI   | <b>James Ensor</b><br>par <b>Maggy Gibon</b> ..... <b>3</b>  |
| <b>VICE-PRÉSIDENTS</b><br>MICHEL JOIRET<br>MARTINE ROUHART   | <b>L'affaire Bevilacqua</b><br>par <b>Philippe Cantraine</b> ..... <b>29</b>                         |
| <b>TRÉSORIER</b><br>FRÉDÉRIC BEGUIN  | <b>Hubert Krains, chantre de la Hesbaye</b><br>par <b>Sylviane Haesevoets</b> ..... <b>33</b>        |
| <b>SECRÉTAIRE GÉNÉRAL</b><br>CHRISTIAN DEBRUYNE  | <b>Les causeries artistiques et littéraires du</b><br><b>Musée Camille Lemonnier</b> ..... <b>39</b> |
| <b>CONSERVATEUR DU MUSÉE</b><br><b>CAMILLE LEMONNIER</b><br>JEAN-LOUP SEBAN  | <b>Les entretiens de l'AEB</b><br><b>William Cliff</b><br>par <b>Marcel Detiège</b> ..... <b>45</b>  |
| <b>ADMINISTRATEURS</b><br>ÉRIC ALLARD<br>ISABELLE BIELECKI<br>ARNAUD DELCORTE<br>COLETTE FRÈRE<br>SYLVIE GODEFROID<br>ANNE-MICHÈLE HAMESSE<br>PHILIPPE LEUCKX<br>ROBERT MASSART<br>JEAN-POL MASSON<br>ALEXANDRE MILLON<br>YVES NAMUR<br>ÉVELYNE WILWERTH | <b>Le moulin dans le langage figuré</b><br>par <b>Jean-Pol Masson</b> ..... <b>53</b>                |
|  | <b>Rideaux (chroniques théâtrales)</b> ..... <b>59</b>   |
|  | <b>Lectures</b> ..... <b>69</b>  |
|  | <b>Activités de nos membres</b> ..... <b>114</b>   |

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Impression: Relie-Art (Bruxelles)

*Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.*

# *James Ensor : quelle place a-t-il tenue auprès des écrivains et critiques d'art belges ?*

par **Maggy Gibon**

*Au Musée James Ensor, dans sa dernière maison, on peut lire une déclaration fracassante :*

*« Je crois être un peintre d'exception. »*

*A-t-il été perçu ainsi ? Par qui, quand et pourquoi ?*

**D**'une jeunesse à la fois banale et originale, on peut retenir qu'Ensor a grandi dans plusieurs maisons successives à deux pas de la mer, toutes ont été des boutiques de souvenirs d'Ostende passant pour « la reine des plages » attirant les têtes couronnées d'Europe. Les femmes de la famille, grand-mère, mère, tante, sœur... exploitent des commerces où s'entasse un incroyable fouillis d'objets hétéroclites : coquillages, chinoiseries, éventails, dentelles, le tout pimenté par la présence de perroquets, de chats, d'un singe...

James, né en 1860, « passe au travers » du Collège Notre-Dame d'Ostende entre 1870 et 1876, mais dès l'âge de 13 ans manifeste un intérêt réel pour la peinture. Encouragé par son père, il suit des cours de dessin donnés par deux vieux artistes locaux (Messieurs Dubar et Van Cuyck, qu'il décrit comme « saumurés et huileux »). Assez vite, il part peindre en plein air de nombreux paysages sur de « petits cartons roses » et fréquente l'Académie d'Ostende. C'est par des lettres

## JAMES ENSOR

---

adressées en octobre 1899 au critique d'art Jules Du Jardin (1863-1940, *L'art flamand* – vol. 5) que nous tenons ces détails. Un autre correspondant à la même époque (1898) est l'écrivain et médecin Louis Delattre (1870-1938) à qui Ensor confie des renseignements sur son enfance et sa famille, en vue d'un article destiné à la revue française *La plume*.

A dix-sept ans (1877) sa décision est prise, il quitte le milieu familial et s'inscrit à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Il va y rester trois ans, mais sera dépité par les résultats obtenus. S'il réussit correctement en dessin, il n'obtient que des notes médiocres en «peinture d'après nature» et se fait carrément exclure en «composition historique».

Voilà ce qu'il en a dit à Jules Du Jardin (1899) : « Mes recherches neuves déplurent aux professeurs et bientôt, je n'ai jamais bien su pourquoi, je passai pour un révolutionnaire incorrigible. Influençant les élèves, mes études furent dès lors jugées sévèrement et avec partialité... »

Dégoûté, il quitte l'Académie, qu'il qualifie de « boîte à myopes » mais ce séjour bruxellois lui a permis de rencontrer des gens intéressants. Citons Fernand Khnopff et surtout son concitoyen Willy Finch dont il restera proche dans sa jeunesse.

Sur le plan affectif, la rencontre la plus importante est celle du peintre, poète et journaliste critique d'art Théo(dore) Hannon (1851-1916) son aîné de neuf ans qui va le présenter à sa famille.

Le jeune Ensor s'épanouit dans ce milieu où se côtoient artistes peintres ou musiciens, écrivains, scientifiques et hommes politiques... La fratrie Hannon (deux garçons et une fille) a été consolidée par le mariage de Mariette (1850-1926) avec le physicien Ernest Rousseau (1831-1908), leur ex-tuteur. Ce couple de chercheurs de haut vol (Ernest Rousseau sera recteur de l'U.L.B. entre 1864 et 1886, Mariette est botaniste et

mycologue) habite 20, rue Vautier (actuel quartier du Musée des Sciences naturelles, installé là entre 1889 et 1891), dans une grande demeure où se côtoient des intellectuels passionnés d'innovations scientifiques et techniques, notamment de photographie. Ils sont politiquement engagés et défendent les valeurs socialistes (le Parti Ouvrier Belge a été fondé en avril 1885). Parmi les proches, on compte Jules Destrée (1863-1931), Hector Denis (1842-1904), Jacques Dwelshauvers (pseudonyme Jacques Mesnil), Elisée Reclus (1830-1905) et son frère Elie, géographes connus pour leur militantisme anarchiste et professeurs à l'Université nouvelle. Si l'ambiance est stimulante pour toute forme de création, elle est aussi festive : concerts, mascarades...

Sur le plan artistique, Théo Hannon est remuant. Il s'en prend au conservatisme des époques précédentes et promeut des mouvements émancipateurs. Il est à l'origine de plusieurs revues, notamment : *L'art libre* (1er numéro le 15/12/1871) et *L'Artiste* (1875-1880). Membre de la rédaction de *La jeune Belgique*, il collabore à *La Revue de Belgique* (1876-1883), à *La Revue artistique* (1878-1880), à *La Libre Critique* (1891-1895) et à *L'Art moderne* (1881-1914).

Eugène Demolder (1862-1919) est un autre acteur passionné de la lutte contre la vieille garde en peinture. Juriste, mais aussi collaborateur de la revue *L'art moderne*, il sera l'un des plus ardents défenseurs d'Ensor. Celui qui sera le gendre de Félicien Rops a composé une œuvre apparaissant comme *la récapitulation dramatisée de la Flandre picturale*.

À Bruxelles, Ensor a donc la chance d'évoluer parmi des jeunes gens contestataires, nés entre 1850 et 1860, qui veulent du neuf et cherchent des artistes engagés dans cette voie. Diplômés pour la plupart de l'Université libre de Bruxelles, juristes souvent, ils pourraient avoir pour slogan : « Liberté d'écriture, liberté en peinture ».

## JAMES ENSOR

---

Nombre d'écrivains et de critiques d'art belges attachés à des revues en langue française soutiendront Ensor. À noter qu'assez souvent issus de Flandre ils célèbrent en français l'originalité d'un peintre de souche « anglo- flamande » dont l'œuvre évoque la Flandre, la mer et Ostende...

Trois revues paraissent avoir joué un rôle déterminant dans cette agitation intellectuelle : *La Jeune Belgique*, *L'art moderne*, *La libre esthétique*.

Avant-gardiste, *La Jeune Belgique* (1881-1897), d'abord dirigée par Max Waller, regroupe les tendances les plus diverses : le Parnasse (Valère Gille), le naturalisme (Camille Lemonnier, Georges Eekhoud), le symbolisme (Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck). En fait, le souci principal est de lutter contre l'académisme, de laisser une grande liberté aux artistes et enfin d'établir une littérature de langue française de Belgique (qui serait consacrée par une Académie royale de langue et littérature française de Belgique).

J'ai retenu le commentaire que fait Camille Lemonnier dans *Une vie d'écrivain* à propos de la naissance de cette revue :

« *La Jeune Belgique* à ses origines est un acte d'amour. Elle sort d'une communion spirituelle et elle a l'effusion sacrée d'une croisade. Ses poètes ont des airs de héros et d'apôtres : il y a un certain mysticisme exalté dans ce qu'ils pensent et écrivent [...] Aucune originalité bien précise encore ; c'est une des chapelles de la grande église des lettres françaises. Ensemble, ils se proposent la plus jeune littérature de France. Ils auraient pu s'appeler les nouveaux « Jeune France ». Ils tiraient orgueil de n'avoir du Belge que leur nom. Ce sont des Français de Wallonie et de Flandre, de Flandre surtout. Et chose spacieuse, quelques-uns apparaissent plus flamands que les Flamands dans leur langue. »

*L'Art moderne* (1881-1914) « revue critique des arts et de la littérature, paraissant le dimanche », est fondée en 1881 à

Bruxelles par les avocats Edmond Picard et Octave Maus, Victor Arnould et Eugène Robert. Émile Verhaeren se joint rapidement à eux.

Cette revue est l'organe de presse des associations artistiques d'avant-garde *Les Vingt* (fondée en 1883 et dissoute en 1893) et *La libre esthétique* (fondée en 1893).

Ces groupes organisent des conférences, des concerts et surtout des Salons annuels, alors qu'à Bruxelles les artistes étaient avant cela obligés de passer, soit par l'exposition triennale des beaux-arts, soit par des Salons dépendant de cercles artistiques comme *La Chrysalide* (fondé en 1875) ou *L'Essor* (fondé en 1876). Un « Cercle artistique et littéraire » qui deviendra par la suite le Cercle Royal Gaulois (dans le parc de Bruxelles) manifeste aussi son autorité.

De retour à Ostende en 1880, Ensor, vingt ans, peint énormément, il aime travailler avec son ami Willy Finch. Inspiration très variée : poissons de la mer du Nord, chinoiseries, éventails, rues d'Ostende, scènes d'intérieur, portraits et autoportraits. De 1880 date une œuvre *Le Lampiste*, qui traduit la préoccupation sociale d'un artiste sensibilisé au travail des jeunes à peine sortis de l'enfance.

1881 : Ensor se décide à exposer d'abord à la Chrysalide, ensuite au Salon de Bruxelles, puis à l'Essor. Commentaires mitigés dans la presse où on relève de-ci de-là « l'étoffe d'un peintre » ou encore « peintures à l'état embryonnaire ». Camille Lemonnier parlera en termes élogieux de *L'après-midi à Ostende* datant de 1881 dans son *Histoire des beaux-arts en Belgique*, parue en 1887. Ce qui n'est pas négligeable pour ce jeune artiste de vingt-et-un ans, c'est qu'il commence à vendre, mais à des prix très modiques. Il veut se faire connaître et envoie deux toiles à l'Exposition des beaux-arts à Paris. La revue *L'Art moderne* y va d'un commentaire plutôt ambigu... « Bien que logé haut, Ensor attire les regards. D'ailleurs, ses

## JAMES ENSOR

---

combat à cette fusion d'éléments disparates. Ensor, vaguement apparu en des salons, tout à coup s'y incitait à des perceptions d'optique troublantes, dans une *Après-dînée à Ostende*: une jeune femme en visite dans un appartement gris-bleu, d'un bleu de fumée de cigarette, où les pénombres laissaient à peine soupçonner un autre personnage féminin, assis à contre-jour; les deux dames, du reste, bien posées, réfléchies, presque graves, devant une cheminée à garniture de cuivre. Une étrange justesse de vision s'émanait de cette œuvre suggestive des silences de la maison, des douceurs de la causerie, des molles détentes d'un mutuel abandon, dans la paix d'une chambre close où la filtration du jour extérieur, bluté à travers des rideaux, émettait comme un fin poudroiement de clarté. L'exécution, à ceux que la connaissance des modes impressionnistes n'avait point familiarisés avec les licences du procédé, parut outrageante, destructive de toute symétrie et de toute callisthénie. Un artiste connu seulement d'un

Commentaires de Camille Lemonnier dans son *Histoire des beaux-arts en Belgique* à propos de *L'après-midi à Ostende*, ici intitulée "Après-dînée". (Coll. Musée Camille Lemonnier).

toiles s'accrochent de ce placement...». Mais on parle de lui... Il se voit refusé à l'exposition du « Cercle littéraire et artistique » dont il est pourtant membre et cela déclenche une saine colère chez Verhaeren : « En serait-il aux expositions comme aux dîners bourgeois où les vieillards, uniquement en leur qualité de vieux, ont la meilleure

place et le meilleur morceau? Ce qu'il faudrait, c'est leur exil dans les coins et recoins, leur pendaison haut et court dans les combles. On devrait cacher cela comme des hontes ou tout simplement le refuser. D'autant qu'on n'y va pas de main morte quand il s'agit d'étrangler la peinture jeune et mâle : *Les Huîtres* et *Les Masques* d'Ensor. Il est maladroit et ridicule de renvoyer comme des pestes, les tant vigoureuses et audacieuses toiles de ce jeune artiste dont tous ceux qui n'ont pas l'œil bouché de préjugés et de parti pris apprécient l'étoffe et le talent. ».

Effectivement, ces années 1881, 1882, 1883 sont des années de création de purs chefs-d'œuvre, comme *La Mangeuse d'huîtres* (1882), *Coquillages*, *Chinoiseries aux éventails* (1880), *Nature morte aux huîtres*, *Masques scandalisés* (1883) ou le célèbre autoportrait *Ensor au chapeau fleuri* qu'il retravaillera ultérieurement (1888).

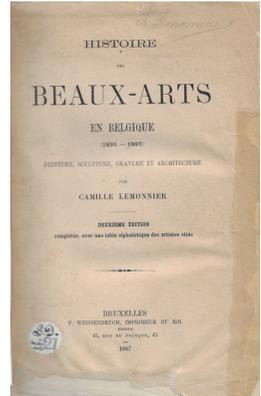
Il ne se désespère point, car il peut compter sur de belles amitiés, comme les Rousseau-



Autoportrait au chapeau fleuri (Wikipédia).

Hannon ou Guillaume Vogels avec qui il voyage aux Pays-Bas et découvre Rembrandt.

1884 : première exposition annuelle des *Vingt* au Palais des beaux-arts à Bruxelles. Voici ce qu'écrivira plus tard Octave Maus à propos de cet événement : « Lorsqu'en 1884 quelques peintres indisciplinés, lassés du mauvais vouloir du pays, se groupèrent, en vue d'affirmer, par des expositions d'avant-garde, que l'individualisme est la condition nécessaire de la création artistique, Ensor prit rang dans le bataillon en marche. Et tout aussitôt se révéla l'originalité foncière d'un tempérament exceptionnel, dans lequel s'unissaient à de réels dons de coloriste l'humour d'un Hogarth, la fantaisie exubérante et débridée d'un Jérôme Bosch... Les rires éclataient et parfois les bagarres... » Ensor, tout comme Finch et Vogels sont rejetés par la commission du Salon de Bruxelles, ce qui exaspère les critiques d'art Lucien Solvay et Léon Lequime. Camille Lemonnier dans son *Histoire des Beaux-Arts de Belgique* écrira que «[...] l'élimination d'Ensor est une façon de frapper en lui le groupe entier ; de tous les Vingt, il était, d'ailleurs, celui sur lequel le plus unanimement s'étaient abattus les sarcasmes et les rancunes.»



(Coll. Musée Camille Lemonnier).

1885 : Ensor traverse une période difficile tant sur le plan physique (il souffre d'anémie), familial (existence qualifiée de « végétative », père tabassé dans un café) qu'artistique (tensions chez les *Vingt*), mais à nouveau, amis et voyages le tirent de la sinistrose. Il va à Paris avec Vogels et Verhaeren, à Lille avec Willy Finch où il découvre Courbet et surtout Goya. « Je voudrais pouvoir voyager et voir... Il n'y a que les voyages pour s'instruire... » Son moral fluctue, il songe à « laisser tomber la peinture et ne plus exposer... Je suis malade, moralement surtout et suis indifférent à tout. Quelles

misères que les maladies, la médecine et les médecins. Comment se débarrasser de ces calamités... Je paie bien mon tribut d'angoisse et d'inquiétude... » (Lettre à Mariette Rousseau). Il n'a que vingt-cinq ans et déjà sont présents dans son univers pictural masques et têtes de morts, mais aussi d'incroyables couleurs et des flots de lumière déversés sur des blancs miroitants.

1886 : Voilà ce que confie un Ensor écorché vif à Mariette Rousseau, la femme qui le comprend et l'encourage : « Je suis abruti et extrêmement éreinté de peindre... La peinture m'absorbe complètement et ne me laisse un moment de repos. C'est un tourment continu. Je travaille au moins neuf heures par jour. Quand j'ai fini, je suis fatigué et bon à rien... »

Mais un nouveau sujet l'anime : *le Christ montré au peuple* ; il le travaille en grande composition et il est heureux du commentaire positif de l'ex-directeur de cette Académie bruxelloise qui l'a écarté et meurtri : J.-F. Portaels. Autre point positif, il commence à graver et traite justement sous cette forme le sujet du Christ : « Je grave mes cathédrales, mes triomphes, mes diables comiques et mes masques narquois, et certain d'une survie due à dame gravure, je reprends ma palette avec un bel aplomb et la couleur fraîche et pure me domine. »

1887 : L'excellent dessinateur qu'il est se frotte à toutes les techniques et il s'enthousiasme pour le thème du Christ (*L'entrée du Christ à Jérusalem*), de Satan et des diables. Il réussit *La Tentation de Saint Antoine*. L'excellent lecteur qu'il est se remémore le fantastique découvert chez Edgar Allan Poe.

1888 : Il envoie pour la première fois des estampes au Salon des *Vingt*.

« Je travaille à des scènes infernales diaboliquement séduisantes. Je passe d'heureux moments en construisant

d'horribles monstres bons et extravagants se promenant paisiblement dans une ville étrange au grand effroi des gardes civiques, gendarmes et bourgeois doctrinaires. »

Tout le bouillonnement d'Ensor est là : il hait ces bourgeois qu'il affuble de ce qualificatif « doctrinaires », il en dénonce violemment l'inertie et la cruauté (à propos de la vivisection) et leur prête ces déclarations stupéfiantes de bêtise : « Je suis doctrinaire, je marche sans avancer. Vive le XIXe siècle et les doctrinaires. Dans deux mille ans, nous serons encore comme ça... »

À propos du langage d'Ensor, retenons le commentaire de son ami Emile Verhaeren : « Lorsqu'une bouteille d'ardent champagne se débouche et que le fourmillement des bulles gazeuses s'élève myriadaire et pétillante vers le goulot pour se répandre et se résoudre en mousse, je songe au style fermenté de James Ensor. »

Il commence *L'entrée du Christ à Bruxelles*, toile de grandes dimensions dans un atelier exigü et y travaille par petites touches avec un plaisir évident.

1889 : Année de nombreux masques et squelettes, notamment son portrait squelettisé. Dans une lettre, il se dit intéressé par une lecture, *Les conversations de Goethe*, dont il retient cette citation « Pour moi [Goethe], je voudrais me déshabituer absolument de la parole et ne parler qu'en dessins comme la nature créatrice de toutes les formes... »

1890 : Ensor a trente ans, il est peintre, dessinateur, graveur, aquafortiste et il est littéralement « possédé » par sa création mais il se sent si souvent incompris, il a essuyé tellement de déconvenues des milieux officiels qu'il lui arrive de succomber à une inspiration féroce, libératrice de son tourment. Par ailleurs, il reçoit un ferme soutien des intellectuels rencontrés lors du séjour à Bruxelles : Valère Gille, Mariette Rousseau, Emile Verhaeren, Eugène Demolder... et il

## JAMES ENSOR

---

maintient le cap, se sentant capable d'incroyables débordements, comme pour cette eau-forte, *Triomphe romain*, complètement fantasmagorique : « Arcs de triomphe massifs, aqueducs grêles, ruelles sinueuses encombrées d'étranges populations. Éléphants et girafes, lions traînant des chars, licornes et hippopotames, guerriers indiens montant des autruches. Sagittaires tumultueux, lourde cavalerie cabrée, musiciens baroques, population inquiète et effarée, augures se regardant sans rire... »

La même année, il fait le portrait d'Emile Verhaeren, un de



La Cathédrale, frontispice du recueil de *La Jeune Belgique* pour l'année 1891 (Coll. Musée Camille Lemonnier).

ses plus proches amis qui vient le voir à Ostende. Il a aussi répondu à la demande de Valère Gille de lui envoyer une eau-forte (*La cathédrale* a été choisie) comme frontispice de la revue *La Jeune Belgique* qui fête son dixième anniversaire. Ensor ne pourra assister au banquet donné en 1891 où se pressent artistes et écrivains, les frères Destrée, Eugène Demolder, Georges Rodenbach. Ce dernier, intéressé par l'œuvre d'Ensor, lui avait rendu visite dès 1882 (achat du tableau *Le Canal aux péniches* de 1881).

1892 : Comme chaque année, Ensor expose au Salon des *Vingt*. Une revue, *La Fédération artistique*, est loin d'encenser les idées satiriques d'Ensor, alors qu'apparaît pour la première fois August Vermeylen (1872-1945), rédacteur de la revue flamande d'avant-garde *Van nu tot straks* (à laquelle collaborent Cyriel Buysse, Prosper van Langendonck, Henry Van de Velde...) « Ensor n'est pas toujours très, très distingué mais c'est lui faire une scandaleuse injustice que de le considérer comme un plaisantin [...] même celui qui ne le comprend pas est forcé

## JAMES ENSOR

---

d'admirer ses couleurs résolument tapageuses et le dessin sûr et ferme de ses intérieurs [...] Ou alors Ensor symbolise la vie telle qu'il la conçoit, dans ces masques de carton qui vous observent bizarrement de leurs orbites vides [...] masques fantomatiques, inquiétants qui expriment tout le côté énigmatique, obscurément mystérieux, déplaisant et bizarrement grotesque de la vie.»

Dans un échange de lettres en 1893, August Vermeylen devenu intime d'Ensor dit ceci : « Vous me demandez des nouvelles des artistes et *gendelettres* de cette horrible ville de Bruxelles. Mon Dieu ! Je ne les vois guère. C'est, à de rares exceptions près, une sale race... »

L'audience d'Ensor s'élargit peu à peu. Le Cabinet des estampes achète vingt-cinq œuvres. Témoignage d'une amitié inconditionnelle, Eugène Demolder (dont il a peint le portrait), un des premiers à avoir perçu le côté singulier, unique, exceptionnel d'Ensor, publie la première monographie sur l'artiste à Bruxelles chez Lacomblez. Sur le plan financier, Ensor vend très peu et dépend de sa mère, qui désapprouve sa vie d'artiste. Le climat familial axé sur un commerce saisonnier est si étriqué, les critiques si sceptiques face à ses «fantaisies étranges» qu'il songe à vendre son atelier et toutes ses œuvres pour 8500 francs !

1894 : Heureusement, cela s'améliore avec la première exposition organisée par la nouvelle revue *La Libre Esthétique*, au Musée d'Art moderne. Ensor fonde avec des proches « Le Cercle des beaux-arts d'Ostende », où a lieu une première exposition visitée par Léopold II et mieux que tout, ses eaux-fortes ont du succès à Ostende, Anvers, et aussi à Dresde, en Allemagne.

Fin 1894-début 1895, Eugène Demolder organisera la première exposition personnelle d'Ensor dans les locaux de la manufacture de tapisserie de ses parents, 6 rue Montagne aux

Herbes Potagères à Bruxelles. Un article paru dans *L'Art moderne* en dit long sur la mentalité des commissions responsables de l'art « officiel » : « À voir ainsi réunie une large partie de l'œuvre d'un jeune, à la voir si variée et si touffue et si remarquable, on s'étonne de l'obstiné dédain dont on l'entoure. [...] Jusqu'à ce jour, aucun peintre vingtiste n'a obtenu, je ne dirais pas l'honneur de figurer au Musée, mais cette justice. Les commissions s'y opposent... »

Demolder collabore à une revue satirique *Le diable au corps* (parution éphémère de 1893 à 1895). Elle a pour rédacteurs Charles Vos (1860-1939, ami d'Ensor) et Gustave Jonghbeys. Le correspondant à Paris est le poète, chansonnier, dessinateur et typographe Georges Auriol (1863-1938), auteur d'un récit absurdo-comique intitulé *Monsieur Godot*. C'est l'eau-forte *Triomphe romain* d'Ensor qui est annoncée comme prime gratuite aux abonnés, elle est exposée au Cabaret flamand, 12, rue aux Choux à Bruxelles. La complicité qui règne entre ces jeunes gens fait supposer que peut-être flotte dans l'air un parfum de ce qui ne s'appelle pas encore « surréalisme » !

Infatigable, Demolder s'associe à Georges Eekhoud, Louis Delattre, Hubert Krains, Francis Nautet, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren pour créer une nouvelle revue mensuelle qui « concentrera en un seul faisceau les forces littéraires éparpillées dans un grand nombre de périodiques ». Le premier numéro du *Coq rouge* paraît en mai 1895 et défend un « art social ».

Ensor s'active pour une deuxième exposition au « Cercle des beaux-arts d'Ostende » mais il est très déçu par le niveau du comité qui tient à faire figurer « d'affreux, piteux amateurs » plutôt que les artistes de la jeune école. Il s'en plaint au critique d'art flamand Pol de Mont dans un style à la mesure de sa fantaisie délirante : « Mais les Ostendais, public hûtreux, ne

bougent pas, ils ne veulent voir la peinture. Public hostile rampant sur champ de sable, l'Ostendais déteste l'art. Vesses gluantes tournoyant dans un moule, avaleurs de choses immondes, calmars inconsistants et bourdonnants. L'année passée trente Ostendais ont visité l'exposition, cette année, nous arrivons au chiffre trente et un. » Pol de Mont entretiendra une correspondance avec Ensor et lui consacrera un article dans *De Vlaamsche School*.

Ensor qui est son propre agent pour la vente multiplie les points de contact, via la famille Rousseau notamment et met en dépôt ses œuvres auprès de galeristes bruxellois. Le Cabinet des estampes à Bruxelles acquiert de nombreuses œuvres. Il séjourne volontiers à Bruxelles, où résident ses amis. Il lui arrive d'y louer un appartement et de retour à Ostende, il s'y sent étranger, « la vie y est monotone, il n'y a rien à observer car je ne connais aucun Ostendais ».

1896 : Il arrive qu'Ensor rebatte les cartes et se mue en critique d'art. Dans des articles virulents adressés à la revue *Le Coq rouge*, il s'en prend notamment au peintre idéaliste, théosophe, Jean Delville et particulièrement aux frères Stevens. Il termine son pamphlet par ce qui deviendra sa devise : « Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère. » Il tire aussi à boulets rouges sur l'Académie et sur les fondateurs du Musée de Bruxelles. Sa verve picturale et orale explose à tout moment et personne n'y échappe... ainsi, il fait une caricature brutale de ses amis artistes les plus chers dans *Les cuisiniers dangereux*. Les appuis se font rares en 1897 mais heureusement, *La Libre Esthétique* lui permet d'exposer chaque année. Le critique Jules Du Jardin accepte de soutenir sa demande afin qu'une de ses œuvres figure au musée d'Ostende, alors que de nombreux artistes locaux ont été sélectionnés ! Mais Anvers et le Cercle des XIII le reconnaissent et le sollicitent.

En 1898, le fidèle compagnon Demolder et son ami liégeois, le graveur affichiste Armand Rassenfosse, interviennent auprès du directeur de la revue *La Plume* à Paris afin d'obtenir la publication d'un numéro spécial consacré à Ensor. Cela prend belle tournure, mais Georges Rodenbach et Félicien Rops qui auraient pu soutenir la demande décèdent. Camille Lemonnier et Pol de Mont rendront ce service. La revue paraîtra en six fascicules, les premiers contiendront trente-quatre reproductions d'œuvres et des textes de Picard, Verhaeren, Max Elskamp, Hubert Krains, Constantin Meunier... Le dernier fascicule en décembre 1898 contiendra dix-huit reproductions et des textes de Maurice Maeterlinck, James Ensor, André Fontainas, Pol de Mont et Louis Delattre. Contre toute attente, Eugène Demolder désapprouve la façon dont Ensor a sélectionné les œuvres, se limitant aux eaux-fortes et dessins sans photographies de ses meilleurs tableaux. En 1899, le propriétaire de la revue *La Plume* organise une exposition d'eaux-fortes au « Salon des Cent », rue Bonaparte à Paris. L'étrangeté d'Ensor attire un public « déconcerté par ces œuvres hallucinantes comme les contes d'Edgar Poe, comme les danses macabres et les tentations de saint Antoine... » (Article de presse). Demolder ne lâche pas Ensor malgré sa déception et reconnaît que l'exposition parisienne a provoqué des articles dans des revues de qualité comme *La revue blanche* de Thadée Natanson, *le Mercure de France*, etc. Il propose de présenter les peintures chez Durand-Ruel.

Ensor a quarante ans en 1900. Il paraît « lancé » internationalement : exposition d'estampes à Dresde, achat d'une collection d'estampes par le musée de Vienne et correspondance avec de nombreux peintres étrangers. Il ne se prive pas d'éreinter plusieurs de ses contemporains flamands dans un pamphlet intitulé *Une réaction artistique au pays de Narquoisie*. Il souhaite un appui de Pol de Mont auprès d'une

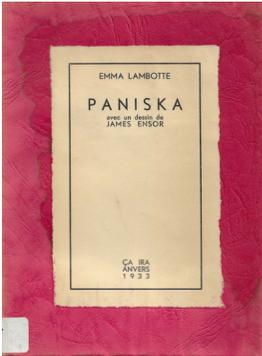
revue anglaise car « je crois être plus anglais que la plupart des artistes anglais actuels voués à l'imitation servile des vieux maîtres italiens », faisant sans doute allusion aux préraphaélites. En 1901, il est invité à la Biennale de Venise, en 1902, il est élu membre de la Libre Académie de Belgique avec le soutien de Jules Destrée, Victor Horta, Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Eugène Demolder, Pol de Mont, Blanche Rousseau, Octave Maus, Emile Vandervelde et Emile Verhaeren.

En 1903, c'est Liège qui fait un chaleureux accueil à Ensor à l'occasion d'une exposition organisée par le « Cercle athlétique liégeois ». Ostende aussi lui fait la fête, cette ville dont l'indifférence l'a tant fait souffrir est devenue un symbole de carnaval, avec la création (1896) par des jeunes de la «Compagnie du Rat mort». Il participera régulièrement à de joyeux banquets pour faire passer les longs hivers ostendais... Le moral est nettement meilleur et il compte vendre ses meilleurs tableaux à des prix relativement élevés à quelques musées. Pour le reste de sa production, il se contenterait de cinq cents francs. Il ne voudra jamais se séparer de *L'entrée du Christ à Bruxelles*.

1904 est une année faste, car il fait une rencontre déterminante pour l'évolution de sa carrière. C'est Emma Lambotte, née Protin, fille d'un imprimeur liégeois et épouse du Dr Albin Lambotte. Le couple vit à Anvers et la jeune femme peint, écrit et collabore à des revues comme *Le Tout-Liège* et *Méphisto* d'Anvers. Très vite, ils sont conquis par la peinture d'Ensor et sont les premiers acheteurs de *La mangeuse d'huîtres* et autres toiles. Grâce à elle,



Emma Lambotte (1876-1963) peinte par James Ensor en 1907 (Wikipédia).



Emma Lambotte publie en 1933 ce court poème à la gloire du dieu Pan, qu'elle dédie à Ensor. Celui-ci l'illustrera d'un dessin (Coll. A.E.B., n°925).

Ensor fait la connaissance du collectionneur, mécène et marchand d'art anversois François Franck (1872- 1932), propriétaire d'un magasin de décoration d'intérieur et fondateur en 1905 de l'association « Kunst van Heden – L'art contemporain ». Klee, Kandinsky et les futuristes italiens seront invités aux expositions internationales annuelles organisées par ce cercle. Le Koninklijk Museum voor Schone Kunsten d'Anvers doit beaucoup aux frères Franck, généreux donateurs, notamment de huit tableaux d'Ensor. Ces rencontres tombent fort opportunément car un schisme s'est

créé entre Octave Maus menant une politique sectaire «d'ostracisme des maîtres belges à *La Libre Esthétique*» et Edmond Picard, indigné de voir combien *La Libre Esthétique* a renié ses engagements premiers pour l'art belge. Ensor crée avec de vieux amis (Claus, Degouve de Nuncques, Georges Lemmen...) un cercle artistique nommé « Vie et Lumière ». Ensor, dans une lettre à Demolder, se plaît à insister sur le fait que ses recherches des années 1880 ont largement précédé celles des luministes de France et d'ici, et qu'on l'oublie trop souvent... Pourtant, il est maintenant associé aux grands de son époque, ainsi Vittorio Pica, l'un des fondateurs de la Biennale de Venise publie un article dans le *Mercure de France* intitulé : « Trois artistes d'exception : Aubrey Beardsley, James Ensor, Edvard Munch », Ensor est donc bien perçu dans son temps comme exceptionnel. Ensor continue à avoir besoin de ses amis, de ses « défenseurs » comme il dit dans sa correspondance et il écrit beaucoup, notamment à Edmond Picard qui a écrit une pièce le présentant sous le nom de Korsor, elle est jouée à Ostende en 1906. Ensor, vite envahi par le spleen se tourne vers un autre art : la musique. En 1906, il compose une valse, intitulée *Enlacements*, qui figurera dans

un ballet *La gamme d'amour*. Orchestrée par Pietro Lanciani, elle fera partie du répertoire des concerts du Kursaal d'Ostende. On a tort de n'associer qu'Ostende au nom d'Ensor, car il vient souvent à Bruxelles (le trajet en train prend trois heures et demie) et séjourne parfois longuement à l'Hôtel de Wavre (de Namur ?), 5, place du Luxembourg. Il expose vingt-huit œuvres au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles où il avait exposé paysages et marines avec Vogels en 1884.

1907-1908 : On peut voir ses œuvres à Venise, Liège, Ostende, Paris. Ensor tient beaucoup à ce qu'on reconnaisse l'importance de ses recherches et combien ses œuvres de jeunesse se démarquent de ce qui se faisait alors... Le sujet se cristallise sur *La mangeuse d'huîtres* peinte en 1882, vu le refus de la ville de Liège d'acheter le tableau ; Emile Verhaeren était pourtant monté au créneau pour exprimer son incompréhension face à ce refus. Le couple Lambotte achètera *La mangeuse d'huîtres*. 1908 est d'ailleurs l'année de publication de la première monographie exhaustive sur Ensor par Verhaeren (éd. Géry Van Oest, Bruxelles).

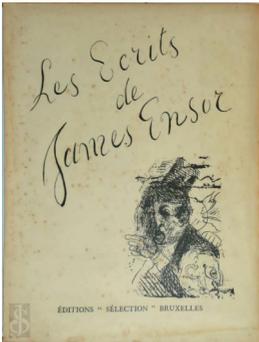
1910 : Entre Ensor et *La Libre Esthétique* dominée par Octave Maus, rien ne va plus. Blessé par sa mise à l'écart du Salon, Ensor crache flamme à « l'encontre des Khnopff, Van Rysselberghe et autres singes de la lumière... » Il perçoit «Maus en ennemi déclaré qui veut l'exclure de parti pris». En compensation, il se tourne vers le Salon de « Kunst van Heden – L'Art contemporain » à Anvers où il a l'occasion de rencontrer le galeriste et collectionneur allemand Herbert von Garvens-Garvensburg (1883-1953) avec lequel il aura une relation d'amitié en toute confiance. Ce galeriste qui a reçu chez lui à Hanovre quelques grands noms : Kokoschka, Otto Dix, George Grosz... lui achète entre autres *Les tribulations de Saint Antoine*. Dans les années qui suivent, la popularité d'Ensor croît depuis Anvers grâce aux Salons successifs de Kunst van

## JAMES ENSOR

---

Heden. Il est reconnu à Rotterdam, Berlin, Hanovre et il entretient des relations avec les expressionnistes allemands : Nolde, Beeckman Heckel etc. À la veille de la guerre, Ensor reçoit la visite de Stefan Zweig qui dans *Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen*, évoque la menace de guerre à Ostende. À la fin de la guerre, en 1919, Ensor entre dans la vieillesse et s'installe dans sa dernière petite maison 27, rue de Flandre. Léon Spilliaert en parle ainsi : « Il y vit une vie triste et esseulée, sans feu ni lumière, au milieu de ses toiles merveilleuses, sauvées de la destruction ; il végète dans sa ville ruinée et saccagée, toute en plaies et en décombres. Il a vieilli : il est devenu tout blanc. Sale et grasseyé, il grelotte de froid comme un vieil avare au milieu de ses richesses. Et toujours le même : doux et bon, sensible et inquiet, enfantin... »

Mais Ensor n'est pas fini ! « J'ai travaillé tableaux, dessins, musique. Dans les locaux de l'Ecole de musique d'Ostende, il y a eu des répétitions de la musique de mon ballet *La Gamme d'Amour, Flirt de marionnettes*.



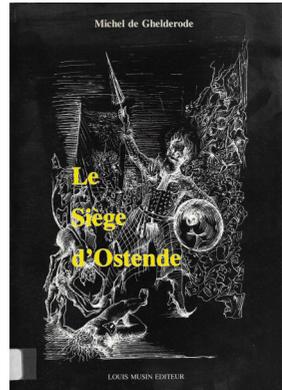
Première édition des *Écrits* d'Ensor (Internet Archive).

Et il n'y a pas que la musique pour le tenir en forme : en 1921 paraît aux éditions « Sélection » la première édition des *Écrits* du peintre. La galerie Georges Giroux à Bruxelles (qui a soutenu Rik Wouters dès ses débuts) rend de multiples hommages à Ensor et publie un album *Scènes de la vie du Christ* comprenant trente-deux lithographies ; la planche XIX s'intitule *Le Christ livré aux critiques*. Avec son sens aigu de la dérision, Ensor – Christ, lance un regard oblique à Frans Hellens, Verhaeren, Picard, Hannon, Maus, Destrée... Plusieurs artistes et intellectuels flamands sont proches d'Ensor, ainsi les frères Karel (1878-1929) et Gustave van de Woestijne (1881-1947) et Karel lui consacre plusieurs articles. En 1924, la revue *La Flandre*

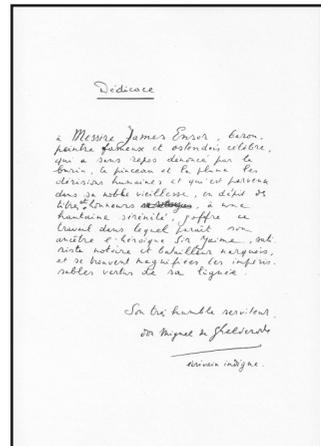
*littéraire* (1922-1927) consacre un numéro spécial à Ensor. La même année, lors d'une commémoration de Breughel l'Ancien à Bruxelles, Ensor prononce un discours émouvant de reconnaissance : « Lui, notre bon Dieu à tous, jeunes et vieux, petits et grands, anciens et modernes, réalistes, constructeurs, cubistes, expressionnistes et Cie, et pour lui plus bas je vous demande une petite fleur de pensée, un signe de reconnaissance, une émotion d'art, un indice d'amour, un moment de grand silence... »

C'est alors qu'Ensor et Michel de Ghelderode se rencontrent et l'accord est fusionnel ! Ensor le remercie : « J'ai trouvé en vous le défenseur attendu, l'homme qui sait comprendre, voir et deviner. Oui, je recevrai avec plaisir la conférence que vous consacrez à Ensor écrivain et je lirai avec émotion votre conte. Certainement il sera beau, il me dira votre pensée sur les reflets secrets de mes couleurs, et les accents de mes lignes perdues sous la lumière. »

1925 : Ensor est enfin honoré comme il le mérite, en étant reçu à L'Académie royale des Beaux-Arts et des Lettres, il y prononce un discours : *Paroles aux jeunes et aux peintres de tous âges*, publié par *La Flandre littéraire* et son ballet est monté à l'Opéra flamand d'Anvers. Entretemps, et ce de manière régulière, depuis 1903, Ensor a été décoré à différents degrés de l'Ordre de Léopold, en 1925 il est promu commandeur, en 1938 grand officier...



Michel de Ghelderode, *Le Siège d'Ostende*. Bruxelles : éd. Louis Musin, 1980. Première édition tirée à 1026 exemplaires (Coll. A.E.B., n°7365).



Dédicace de Ghelderode à Ensor en tête du *Siège d'Ostende*. "Sir Jaime", l'ancêtre prêté à Ensor par Ghelderode, y est qualifié de « baron de Sydney, marquis des Polders, artiste-peintre et chef de la résistance ».

## JAMES ENSOR

---

En 1926, c'est l'écrivain Franz Hellens qui fait paraître un article, *Un grand peintre belge, Ensor*, dans la revue française *L'Art vivant*. « Ensor avec son regard franc et averti a su peindre les vices, les monstruosités les plus répugnantes, les déformations les plus véridiques sans être troublé lui-même par les spectacles réels et les grossissements de son imagination, et avec assez de lucidité et de sang-froid pour ne jamais oublier qu'il était peintre avant tout, seulement peintre. Voilà pourquoi James Ensor est toujours resté bien au-dessus de ses idées et de ses imaginations et pourquoi il serait absurde de taxer son œuvre de peinture "littéraire". Ceux qui l'ont fait n'y ont rien compris. »

Un peu partout en Allemagne (Hanovre, Dresde, Berlin, Mannheim...), Ensor est mis à l'honneur. En France, un célèbre avocat parisien, Albert Croquez, devenu un ami intime, recense son œuvre de graveur. André de Ridder, historien d'art renommé, éditeur de « Sélection » prépare un ouvrage sur Ensor qui lui signale qu'il y a déjà quatorze études parues sur lui : « C'est très amusant et je me prends souvent pour un autre... »

1929 verra la consécration absolue d'Ensor avec la plus grande rétrospective du peintre jamais réalisée : 337



*L'entrée du Christ à Bruxelles (Wikipédia).*

peintures, 325 dessins, 135 gravures au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. *L'entrée du Christ à Bruxelles* y figurera. Par un arrêté royal du 24 avril 1929, James Ensor reçoit le titre de baron par le roi Albert 1er. Ostende le fête solennellement. Dans la revue d'avant-garde *Variétés*, P.-G. Van Hecke, homme-orchestre de la vie culturelle en Belgique dans les années 1920, fait le lien entre l'œuvre d'Ensor et le surréalisme dans un article *James Ensor et l'Esprit du Surréalisme*.

Années 1930 : On peut affirmer que la carrière d'Ensor a pris un tournant majeur à partir du moment où son chemin a croisé François Franck à Anvers, car c'est une ouverture à l'Europe qui s'est accomplie, il ne se passera pas une seule année sans exposition à l'étranger, sans publication d'article ou d'étude et malgré la fatigue, l'épuisement que cette renommée peut lui apporter, Ensor continuera à travailler, à chercher encore et toujours, à se renouveler que ce soit en peinture, en gravure, en musique. À cette époque, on a l'impression que les représentations sous des formes variées de son ballet lui donnent énormément de joie, lui le musicien qui ne jouait que sur les touches noires de l'harmonium... Ostende est maintenant fière de l'artiste qui l'a dérangée, inquiétée, bousculée et on commence à parler d'une École d'Ostende (James Ensor, Léon Spilliaert, Constant Permeke). Ensor est devenu une figure légendaire d'Ostende : vêtu de son inséparable, macfarlane, canne, chapeau noir, cheveux blancs et barbe blanche, teint rosé, sourire indulgent et pétitement narquois du regard... En 1933, durant l'été, le roi Albert 1er et la reine Elisabeth rendent visite à celui qui est devenu commandeur de la Légion d'honneur. Accompagné de personnalités françaises, Ensor se rend au Coq-sur-Mer et y rencontre Albert Einstein au restaurant « Au Cœur volant ». Il lui adresse des mots pleins d'esprit sur leur préoccupation

commune : la lumière. Dans les rencontres publiques, il prend très souvent la parole dans un style tenant de la litanie, tantôt à la manière d'un Rabelais énumératif, tantôt à la manière des surréalistes comme Lautréamont. En 1934, on en est d'ailleurs à la troisième édition des *Écrits* du peintre, publiée cette fois par Kunst van Heden – L'art contemporain d'Anvers. De cette époque datent maints enregistrements de l'I.N.R., on peut entendre August Vermeulen, René Lyr, le directeur de la radio Théo Fleischmann, le critique Jean Stevo et le 6 août 1936, James Ensor donne une interview en dialecte ostendais à l'écrivain flamand Karel Jonckheere (1906-1993). La cote d'Ensor n'a cessé d'augmenter, petites et grandes expositions ainsi que ventes aux enchères se multiplient mais le 27 mai 1940, Ostende est bombardée par la force aérienne allemande, plusieurs œuvres du musée sont détruites... En 1941, le peintre exécute ses dernières œuvres. Comme le dit Magritte avec ironie, en 1945, à propos d'une rétrospective chez Georges Giroux à Bruxelles : « Les tableaux d'Ensor deviendront des placements de tout repos. Pauvre et brave Ensor ! On te bombardera baron et voilà les images où tu chantaient ta jeunesse devenues maintenant les tristes objets d'une basse spéculation... »

Écoutons Ghelderode (1898-1962), si proche d'Ensor (tous deux d'origine flamande et d'expression française, tous deux à l'aise dans un univers fantastique et inquiétant) évoquer la gloire posthume d'Ensor : « De même qu'Ensor n'a pas fini de sourire dans sa barbe de neige, de même des livres encore paraîtront qui traiteront de lui, de sa légende, de ses labeurs. Car Ensor une fois rentré dans cette immortalité, dont il aura connu de son vivant la grandeur et la servitude, il continuera d'exercer ses prestiges, sa séduction... »

C'est vrai qu'Ensor continue à séduire, et surtout à étonner (mais n'est-ce pas ce que Cocteau demandait à ses amis ?)

J'ai suivi Ensor dans sa création multiple et tenté de recenser ses liens avec le monde artistique et littéraire, mais ne me suis pas attardée sur certains aspects intimes de sa personnalité... En fait, le personnage haut en couleurs en apparence est secret... À propos de sa relation aux femmes, il s'agit bien plus de deviner quel homme il est plutôt que d'affirmer... Il y a pléthore de femmes dans le cercle familial : grand-mère (elle adorait les mascarades), mère (il l'aimait, mais elle regrettait qu'il soit artiste), tante Mimi (tenait boutique à Blankenberge), sœur Mitche (mariée brièvement à un authentique Chinois), nièce et petite-nièce, il s'en souciait beaucoup... Pourtant, rien d'étonnant que ce milieu soit ressenti comme étouffant, d'autant plus que la figure du père disparaît vite, un père qui n'a pu assumer une vie matériellement indépendante et s'est perdu dans l'alcool. Alors, comment le jeune Ensor réagit-il quand il arrive à Bruxelles et se libère de la « charge ostendaise » ? A dix-sept ans, il rencontre une femme idéalisable, son aînée de dix ans, scientifique et curieuse de tout ce qui vit mais elle est mariée, a un fils (dont Ensor sera une sorte de grand frère), c'est Mariette Rousseau, la sœur du premier ami connu à Bruxelles. Les lettres entre le peintre et celle qui le comprend montrent combien elle perçoit son immense talent et le soutient. C'est elle qui va s'occuper de l'impression des eaux-fortes, c'est elle qui lui envoie des bouquets de pivoines et pavots à peindre... Leur complicité, il l'exprime pudiquement dans une eau-forte où elle est une libellule courtisée par un scarabée aux traits d'Ensor.

A Ostende, vers 1887, il fait la connaissance d'Augusta Boogaerts (1870-1951), fille d'un hôtelier ostendais qui travaille comme vendeuse dans le magasin de coquillages de la famille. Il l'appellera « la Sirène », Madame Mère n'apprécie guère cette rencontre et la jeune femme part travailler comme

gouvernante à Bruxelles, dans le quartier qu'Ensor connaît le mieux, près de la gare du Luxembourg où se trouve son hôtel favori. Il lui écrit des petits mots, la rejoint parfois et la peint. Il fait un portrait plein d'humour de leur couple aux bains de mer (*L'appel de la sirène*). Après le décès de la mère, Augusta apparaît souvent en public aux côtés du peintre.

Vers 1904, Ensor rencontre une autre femme idéalisable comme Mariette. Emma Lambotte, une intellectuelle, admire profondément l'œuvre d'Ensor. Par ses relations mondaines, elle va donner un élan international à sa carrière. Elle aussi est mariée et inaccessible, le couple compte parmi les acheteurs importants. C'est le chroniqueur Claude Lyr qui a tenté de gratter le masque d'un Ensor, il semblerait qu'Ensor le solitaire préfère exprimer sa sensualité plus intensément dans son œuvre que dans la vie quotidienne...



Dessin d'Ensor illustrant le *Paniska*  
d'Emma Lambotte (Coll. A.E.B).

Ensor est un vrai solitaire, en 1908 un Ostendais le décrit : « Il aime avant tout la solitude et trouve moyen de rester seul, vraiment, toujours. Il s'isole au café, dans la foule, dans une fête... » En fait, il se réfugie dans son petit atelier à l'étage, où il passe de longues heures à travailler, de là il a une jolie vue sur les toits d'Ostende qu'il tient à distance. Il est d'humeur instable, ressentant durement le dédain de certains officiels académiques, cela le tourmente et peut le rendre féroce. Il voudrait se retrancher du monde : « Je rêve toujours d'acheter un lopin de terre à Coxyde ou à la Panne où m'installer dans une cahute devant la mer et tapissée de coquilles, là, je serai tranquille, accompagné d'une sirène blonde et flegmatique qui me consolerait. Je voudrais vivre ainsi dans la solitude et n'en serai jamais fatigué... » (Lettre aux Rousseau). Par contre, dans

les années 1920, avec le succès et la renommée, il parade davantage sur la digue et tient volontiers des discours en public, pleins d'une fantaisie délirante.

En fait, Ensor est un homme qui veut absolument garder sa liberté, il déteste ce qui est étriqué, fixé, immobile, il rassemble tout ça dans le mot « doctrinaire » qu'il attribue au bourgeois-type, lui au contraire ne cesse de chercher, de changer, de se renouveler... Le qualifier d'anarchiste au sens étymologique me semble adéquat, car il n'appartient à personne, à aucune école, à aucune autorité. À Bruxelles, chez les Rousseau, il a rencontré le géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905) qu'il a trouvé sympathique. Les deux hommes (qui ne sont pas de la même génération) ont en commun la préoccupation de la nature. Ensor en 1930 s'investit, s'engage dans la préservation des dunes de la mer du Nord : « J'ai appris que l'on détruit les belles dunes de Nieuport et que dire de celles menacées de Coxyde, de La Panne. Oui, c'est ignoble ! [...] Vraiment, les digues monotones encombrées et brûlantes nous fatiguent [...] il faut comme à Bredene respecter la dune bienfaisante et reposante, créer des réserves et bâtir en retrait. Malheureusement, des spéculateurs égoïstes, des profiteurs acharnés s'installent sur la dune pour en jouir et l'exploiter sans merci et de ce fait, nos admirables dunes sont condamnées... » *La Renaissance d'Occident* de juillet 1930 publie un pamphlet d'Ensor intitulé *Pour la défense des dunes*. Ensor est aussi choqué par certains procédés scientifiques et il vilipende la vivisection !

Pour conclure, il convient de reprendre les mots de cet artiste, ces mots qu'il dit claironnés de lumière, relire les mots en songeant aux couleurs : « Enfin, traqué par les suiveurs, je me suis confiné joyeusement dans le milieu solitaire, où trône le masque, tout de violence, de lumière et d'éclat. Le masque me dit : "Fraîcheur de ton, expression suraiguë, décor

# JAMES ENSOR

---

somptueux, grands gestes inattendus, mouvements désordonnés, exquise turbulence. Protestons, protestons et sans cesse reprotestons. Jugeons les maîtres par nous-mêmes.” J’aimerais défendre avec vous la jeunesse et ses espoirs et je dirai à tous la belle légende du Moi, du Moi universel, du Moi unique, du Moi ventru, du grand verbe ÊTRE: Je suis, nous sommes, vous êtes, ils sont ! »



Illustration figurant dans la première édition des *Écrits* (Internet Archive).



*Mes écrits ou les suffisances matamoresques*. Réédition dans la collection Espace Nord en 2002.

# L'Affaire Bevilacqua

par **Philippe Cantraine**

À la page 203 de *Héros et tombes*, roman d'Ernesto Sabato publié en 1961, on peut lire ceci : « [...] les pauvres types que [les Italiens] expédiaient en Afrique contre les Anglais n'avaient à leur disposition que des tanks en fer-blanc. Ces types étaient coincés de tous les côtés. [...] Aussi quand ils étaient venus trouver Borenave, il avait bien ri. Comment, ils n'avaient pas contacté Bevilacqua ? Pour les taquiner, il avait souligné que c'était un nom bien italien et que, malgré ce nom qui voulait dire "bois-l'eau", ce type acceptait bien autre chose que de l'eau<sup>1</sup>. Et il avait ajouté : "Vous qui êtes italiens, vous saurez apprécier la plaisanterie."<sup>2</sup> »

Quelque cinquante ans plus tard, alors que je m'étais décidé à entreprendre la lecture de *Héros et tombes*, je tombai en arrêt devant cette page qui situait en Abyssinie, durant la Seconde guerre mondiale, un Bevilacqua trafiquant. J'avais moi-même commis ce qui suit dans un roman : « [...] Sachez, Cartuyvels, que nos soldats et ceux de [l'Angleterre] sont en train de balayer les Italiens d'Abyssinie, ce dont nous ne sommes pas peu fiers. [...] Je propose que vous vous rendiez à Dakar... C'est sous le nom qui figurera sur le passeport que vous voyagerez en Afrique Occidentale Française. Un certain Boileau-Lesage. Nous lui avons même attribué un pseudo : "Bevilacqua" : Boileau en italien. Une bourrade à Mussolini qui est en train de boire la tasse.<sup>3</sup> »

Ce que l'on vient de lire était bien antérieur (l'année 2014) à ma première lecture de Sabato (nous étions alors en 2022). *Héros et tombes* était de 1961 et son auteur décédé en 2011. Qu'on juge de ma sidération devant l'apparition inopinée, dans

1. En l'occurrence des pots-de-vin.

2. *Héros et tombes*, Buenos Aires 1961 et Barcelone 1991 – Éditions du Seuil, 1967 et 1996 pour la traduction française.

3. *Une Symphonie Or*, Éditions Luce Wilquin, 2014, pages 117, 118 et 120.

l'ombre que font les romans, d'un être de papier sorti des replis du même contexte guerrier que mon personnage, et portant ce même nom de Bevilacqua sous la plume d'un romancier aussi ignorant de mon existence qu'on pouvait l'être, et dont tout me séparait : l'âge, la langue, la géographie et la notoriété ! Que cette rencontre ait eu lieu ne pouvait relever que d'un hasard incompréhensible. Sauf à considérer la conspiration malicieuse où les planètes avaient pu s'aligner, allais-je me satisfaire d'un tel constat ? Une coïncidence, en effet, ne dispose pas d'éléments coordonnés. Or, des relations de valeur analogue, j'en trouvais dans cette rencontre de deux aiguilles dans une botte de foin comme aimantées sur un contexte identique dans la même période de troubles. *Bevilacqua* y apparaissait comme un mot-clé, comme un déclencheur.

Pour en rajouter, Bevilacqua, le pseudo dans lequel se coulait mon protagoniste d'*Une Symphonie Or*, recouvrait un troisième être de papier, un dénommé Boileau-Lesage, Français d'Argentine (il aurait pu aussi bien être chilien, uruguayen ou brésilien, mais non)... C'était là un fait marginal, mais, dans la foulée, il m'était difficile de l'ignorer.

Qu'on relève les différents éléments qui connotent l'image, la similitude des circonstances géographiques, historiques et militaires, le sarcasme entourant le préjugé (plus abouti chez Sabato), la même explication qui se forme dans le mot et l'envie de part et d'autre d'en jouer à travers sa traduction... le mystère se dresse aussitôt, incompressible au hasard (trop de concordances me sollicitent), mais encore irréductible à la réminiscence, impossible au vu des impasses chronologiques. Comment, en effet, aurais-je pu partager la pensée d'un livre de 1961, écrit par un mort de 2011, et que je ne lirais pas avant 2022 ?...

S'il y avait eu avec Sabato une quelconque forme de collision, je ne voyais pas où ni comment celle-ci avait bien pu

se produire. Les livres de ce dernier n'étaient toujours pas à mon programme de lecture le mois de sa mort (le 30 avril 2011), dernière chance pour moi de faire de son vivant sa connaissance. Pourquoi l'aurais-je lu alors, en réponse à quel appel secret, dans ce moment dont l'urgence biographique n'était réservée qu'à des proches en pleurs et certes pas à un auteur en retard de lecture à l'autre bout du monde ?

Alors, à propos de quoi fallait-il s'interroger ? D'une forme acceptable... de télépathie ? L'hypothèse m'en apparaissait incongrue, l'idée même répugnait à la raison, et, pour citer Bohumil Hrabal, il aurait encore fallu « que le vieux poète consente au transfert. » Il n'y a pas de hasards, aurait répondu Paul Éluard, il n'y a que des rendez-vous. En admettant qu'on ne rencontre que les personnes que l'on cherche (et je n'ai pas « cherché » Sabato) et si le hasard n'existe pas, un fatum peut-être aurait-il été à l'œuvre, une *causalité aveugle*, comme dans le cas d'Œdipe que le destin avait déterminé ?

Or, la question des coïncidences littéraires, il se fait que j'en avais abordé l'hypothèse dans une parution intitulée *Charades ou la disparition*, en mai de ce même printemps 2011. Elle se présentait comme l'énigme fermée d'un conte ambigu entre réel et fantastique où s'examinaient le rôle et la puissance rassembleuse des symboles. Mais à cette époque, c'est au Cubain Alejo Carpentier qu'allait toute ma faveur et c'est lui seul que je voulais solliciter sur ce point.

Dans *Charades*, le narrateur découvre parmi les papiers d'un ami disparu une note manuscrite où apparaît, comme naturelle sous la plume, sans valeur aucune de citation, une formulation rigoureusement identique à une phrase relevée dans *Concert baroque*, le roman d'Alejo Carpentier qu'il a, ce jour-là, dans les mains. Cette découverte l'ébranle. « Comment admettre cette impossible coïncidence, mot à mot, de deux visions intimes à la source de la même image, cette

## L'AFFAIRE BEVILACQUA

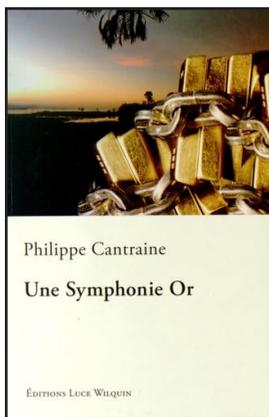
---

communauté de représentations, de syntaxes, donc de cultures personnelles et de réflexes linguistiques devenus un bref instant interchangeables ? Comment supposer une affinité psychologique entre ces deux personnalités si notablement différentes et qui [...] ne se sont guère rencontrées ni connues ? D'emblée, je répugne à l'idée d'un plagiat.<sup>4</sup> »

4. *Charades ou la disparition* in *Cuentos des cœurs compliqués*, Éditions Luce Wilquin, 2011, page 164.

Alors, hasard ou pas ? Je sais d'où m'est venue mon invention de *Bevilacqua*. J'ignorerais toujours comment est née celle de Sabato. Une suite logique intrinsèque à l'idée sous-jacente peut s'admettre dès le moment que le processus en a été enclenché. Ainsi, ni réminiscence, ni plagiat, ni rencontre donnant lieu à un échange, mais des concordances en quelque sorte « dormantes » dans l'espace-temps où se déposent les livres jusqu'au moment où mon moment de découverte, dans mon attente plus générale de lecture, va rencontrer *Héros et tombes* hors toute chronologie censée.

Le socle d'une culture commune et d'intérêts partagés, un environnement clairement identifié où nous aurions l'un et l'autre puisé, seule une enquête à partir de ces pistes concrètes pourrait (si la curiosité l'emporte) mettre au jour nos cheminements respectifs pour apprécier leurs convergences. On touche là à un mécanisme psychique à l'œuvre dont se perçoit surtout l'ironie croisant le fer... Un mécanisme aussi de la création qui, puisqu'il paraît que nous sommes deux à le posséder, s'avère peut-être commun à tous ou à la plupart des auteurs... Je suis un serpent qui se mord la queue. Ce serait un défi où se plonger que cette chimère. Mais nous savons si peu encore de ce monde.



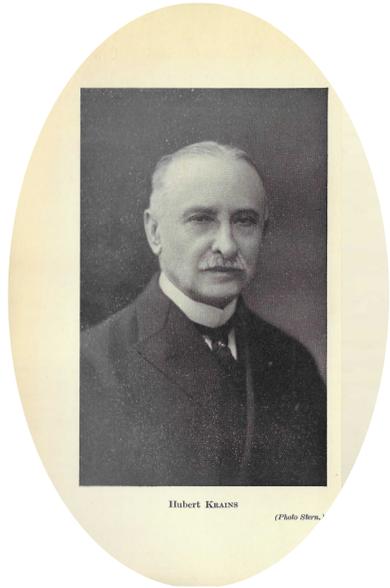
# Hubert Krains, chantre de la Hesbaye

par **Sylviane Haesevoets**

**H**ubert Krains est mort broyé sous les roues d'un train qui entrainait en gare, fin atroce s'il en est ! Prémonitoire aussi, puisque c'est sous les roues d'un train que meurt Jean Leduc, le personnage principal du *Pain noir*, roman que Krains a publié trente ans auparavant !...

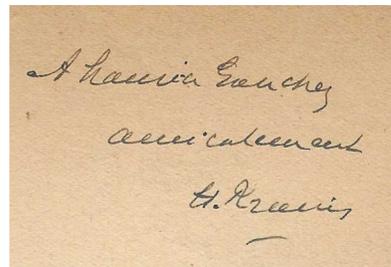
La fin violente du personnage contraste avec la vie paisible de l'auteur ! Si la mort transforme la vie en destin, ce dernier rattrape l'auteur en gare du Nord, à Bruxelles : le 10 mai 1934, Hubert Krains connaît la mort tragique d'un héros de roman alors que sa vie a été celle d'un fonctionnaire modèle.

En effet, entre 1904, date de parution du *Pain noir* et 1934, année de sa mort, Hubert Krains a mené une vie d'homme studieux et appliqué : il a gravi tous les échelons de l'administration des postes, depuis l'examen de télégraphiste, présenté et réussi à l'âge de seize ans, jusqu'à la fonction la plus haute, en tant que Directeur des Postes européennes,



Hubert KRAINS  
(Photo Thone.)

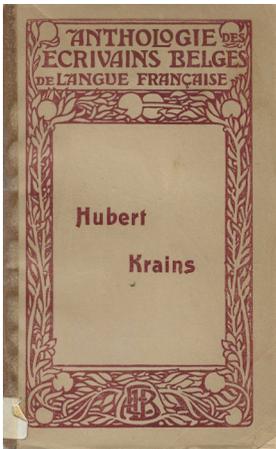
Photographie d'Hubert Krains, publiée en frontispice de : Gaston-Denys Périer, *Hubert Krains, conteur rustique*. Bruxelles : Office de publicité, coll. Nationale n°45, 1943 (Coll. A.E.B).



Envoi à Maurice Gauchez sur un exemplaire de *Portraits d'écrivains belges*, publié à Liège chez Georges Thone en 1930 (Coll. A.E.B. n°10529).

tâche qui le conduit à séjourner à Berne, en Suisse, où il résidera pendant treize ans, mais sans jamais oublier son pays d'origine.

Cet homme, qui voyagera à Moscou, à Washington et partout en Europe, est né dans un village de Hesbaye, Les Waleffes, et il y a fréquenté assidûment l'école primaire. À l'époque, c'est en soi tout à fait remarquable car dans le milieu agricole, on abandonne l'école très tôt pour aider les parents à la ferme et dans les champs.



Anthologie des écrits d'Hubert Krains, publiée par l'AEB en 1913 (Coll. A.E.B. n°1006).

Une fois l'école primaire terminée, Hubert Krains était censé se consacrer aux travaux des champs avec son père, mais ce dernier est plus intuitif qu'on ne le pense, il laisse son fils aller au collège Saint-Louis à Waremme afin d'y poursuivre encore trois années d'études.

Hubert fait le chemin à pied chaque jour, entre Les Waleffes et Waremme, soit quatre kilomètres chaque matin et chaque soir, à travers champs et par tous les temps !

Plus tard, on retrouvera dans ses ouvrages ce contact étroit avec la nature qui se crée quand on marche chaque jour : les paysages s'attachent au jeune homme comme il s'attache à eux pendant les trajets qui l'emmènent à l'école et le ramènent à la maison.

Cet attachement profond à la terre, aux paysages, aux gens de sa région natale est exalté dans toute l'œuvre, dont le *Pain noir* est l'expression la plus achevée

Le *Pain noir* est l'histoire de gens simples que le progrès va détruire parce qu'ils échouent dans leur tentative de s'acclimater aux temps nouveaux : une fois son auberge rendue inutile par la construction de la voie ferrée Hesbaye-Condroz, Jean Leduc fait preuve de bonne volonté et tente de

poursuivre sa vie comme journalier et jardinier, sans dépendre d'autrui, mais rien ne lui réussit et il sombre peu à peu dans le désespoir...

Son épouse, Thérèse, est une femme aimante et soumise, bonne ménagère et vraie chrétienne ; déçue dans son amour de mère, incomprise en tant qu'épouse, elle tombe dans une neurasthénie qui dégénère en démence et nécessite qu'on l'interne dans un asile où elle finira ses jours.

Candide et dévouée, Céline, la nièce de Thérèse, s'éprend follement de Jules Libau, ce dernier la séduit et l'abandonne ; le cœur brisé, elle se résigne à épouser Martin, son prétendant fidèle, mais elle a perdu tout son éclat et bientôt, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même...

Hubert Krains n'est ni déterministe ni fataliste mais il exprime la difficulté de vivre des gens simples que la vie maltraite sans qu'ils en aient une conscience suffisante pour prendre le dessus et relever le défi. La révolte n'est pas présente, leur vie est une succession d'événements tristes ou de malheurs cruels dont les cœurs simples ne peuvent s'accommoder en devenant cyniques ! Le cœur simple se fend et la douleur se rue dans la faille, laissant son propriétaire pantelant et sans plus d'espoir !

Il n'est pas misérabiliste non plus : incontestablement, le sort des petites gens, au début du vingtième siècle, n'a rien d'enviable, le revenu moyen d'un salarié agricole en Wallonie est faible, le kilo de pommes de terre coûte cher, la viande est rarement au menu, le taux d'analphabétisme est très élevé !

Hubert Krains fait un tableau objectif de la condition de ses semblables, de ceux qui n'ont pas eu la chance de poursuivre des études et de s'arracher au limon argileux de la Hesbaye pour fouler les pavés de la capitale et réussir une carrière de fonctionnaire au sein des postes européennes.

La description précise des conditions de vie de Jean Leduc

et de Thérèse, en opposition avec celles du baron de Sart, est en soi une dénonciation de l'injustice sociale de son temps.

Il n'est question ni de syndicats ni de grèves mais le récit sans emphase de la vie des humbles impose à l'esprit la nécessité de faire bouger les choses, de changer la condition ouvrière, de modifier le sort des femmes, de faire de la santé et de l'instruction des priorités de combat social !

Hubert Krains parle des gens de son terroir mais le malheur de ces derniers est le malheur de tous les hommes confrontés à un progrès qui les broie, le malheur de toutes les femmes déçues par l'amour maternel et désenchantées dans la relation de couple, le malheur de toutes les jeunes filles inexpérimentées séduites et abandonnées ...

Le crépuscule qui tombe sur la campagne hesbignonne, c'est le crépuscule qui tombe sur toute vie que le désespoir envahit. La démence de Thérèse, le suicide de Jean Leduc, c'est la violence dans une vie qui paraît paisible et dans laquelle, l'individu, en fait, reporte sur soi l'agression d'une société qui n'accepte ni les faibles ni les simples, ni les inadaptés, et qui, presque un siècle plus tard, ne les accepte toujours pas...

Ce n'est pas un hasard si Thérèse perd la raison et si Jean se jette sous un train. Si le Système ne peut changer, l'individu est amené à le fuir, dans la dépression, dans la démence ou dans le suicide. Face à une condition qu'on ne peut modifier, on choisit de s'anéantir d'une manière ou d'une autre...

Quels que soient les progrès qui seront accomplis, Hubert Krains semble pressentir l'échec qui empoisonne la vie privée, qui empêche d'établir une société plus juste (malgré mille combats sociaux), ou (sur le plan personnel) de surmonter une injustice ou une trahison (malgré le désir qu'on a de passer outre).

Le défilé immuable des saisons devient le décor intemporel

d'une histoire tragique qui l'est d'autant plus que les paysages peu accidentés de la Hesbaye ne s'y prêtent pas, les formes sont douces et planes, les champs ont des clôtures et les éléments se déchaînent rarement !

Les humains, eux, n'ont pas la placidité de la Nature, ils souffrent cruellement et ne se résignent pas à leur triste sort même quand ils croient y parvenir !...

Céline est sauvée du suicide par Martin qui l'aime et la suit lorsqu'elle se dirige vers la rivière pour s'y noyer, mais elle n'est plus qu'une morte-vivante qui épousera son sauveur parce qu'elle attend un enfant et que Martin aime assez pour prendre la mère et l'enfant.

Thérèse semble accepter l'éloignement et la veulerie de son fils, qui l'exploite sans vergogne, mais il n'en est rien, en fait, rongée par le chagrin, elle sombre dans la démence. Finalement emmenée à l'asile, elle y meurt sans avoir retrouvé la raison.

Quant à Jean, son époux, qui ne voulait plus entendre parler de son vaurien de fils et qui semblait se redresser après la faillite, rien ne lui réussit plus et, bien que sauvé une première fois du suicide par Thérèse, il finit par se jeter sous les roues d'un train qui entre en gare.

Tous ces êtres martyrisés par la vie ne se révoltent pas, ne se rebiffent pas, ne crient pas vengeance, leur existence se déroule sans un bruit, ils se dévouent, ils travaillent, ils espèrent, ils aiment et puis un jour vient la déception de trop et leur vie bascule dans le néant.

Les saisons comme les années vont se succéder encore et encore mais le cœur n'y est plus ! Seul reste constant le paysage de la terre natale comme unique réconfort !

Hubert Krains, cet homme discret et réservé, dont la vie



Rédition du *Pain noir* dans la collection Espace Nord en 1989.

semble s'écouler comme celle d'un fleuve tranquille, meurt brutalement en descendant du train qui le ramène d'une visite officielle à Liège, accident à propos duquel on peut s'interroger! Cet homme raisonnable ne vérifie pas si le train est vraiment à l'arrêt pour ouvrir la portière et sauter sur le quai, il trébuche, tombe, se redresse mais est happé par le marchepied du wagon suivant et se retrouve sur les voies, sous les roues du train... qui roule toujours !

Comme si, tout à coup, au sein d'une Nature impassible, émergeait la nature véritable de cette terre paisible : celle du noir désespoir de la misère de son temps, celle du chagrin des laissés pour compte, celle des simples que la roue du progrès broie sans pitié !...

C'est d'autant plus poignant que l'auteur ne sort pas de sa réserve et que ses personnages sombrent dans le désespoir sans avoir émis de plaintes tandis que la démence ou le suicide clôt brutalement une vie où rien n'a été dit ou fait pour amortir le traumatisme.

Ce roman, comme un éclat de braise sous la cendre, brille dans mon lointain souvenir de jeune lectrice !

À l'image de son auteur, d'apparence froide mais passionné dans l'âme, ce roman ébranle l'être intime pour y laisser une empreinte indélébile, liée à la justesse de ton dans l'évocation de l'échec d'une vie, à la description prenante de la Nature et du passage des saisons, à la sincérité de l'intérêt qu'il porte aux petites gens et à l'injustice qui leur est faite !

En ce nonantième anniversaire de la mort de son auteur, *Le Pain noir* mérite d'être sorti de l'oubli dans lequel il est injustement tombé ne serait-ce que pour souligner l'actualité du thème(le Progrès tue plus implacablement que jamais), mais aussi et surtout pour réhabiliter l'écrivain de talent et l'Homme de cœur que fut Hubert Krains, *chantre de la Hesbaye* !

# *Les causeries artistiques et littéraires du Musée Camille Lemonnier*

## ***L'humain au centre du monde***

Conférence du professeur **Daniel Salvatore SCHIFFER**

*Photographies d'Anita De Meyer.*

Le samedi 20 avril, un illustre homme de lettres prenait place dans les salons de la Maison des Écrivains pour entretenir un large public de haute qualité d'un phénomène déshumanisant, particulièrement effrayant. N'assistons-nous pas, quasiment impuissants, à l'effondrement d'un état de civilisation fondé sur l'alliance raisonnable de la révélation judéo-chrétienne et de la pensée grecque ? Cet humanisme héritier de la Renaissance et des Lumières, auquel tient tout honnête homme, quelles que soient ses origines et son affiliation religieuse, cède la place, dans la sphère publique comme dans la sphère privée, à une nouvelle barbarie issue de la mutation démographique orchestrée par l'irresponsable néo-capitalisme.

Le professeur Daniel Salvatore Schiffer, qui enseigne l'esthétique et la philosophie de l'art à l'Institut royal supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Bruxelles, auteur d'une quarantaine d'ouvrages, n'est pas qu'un historien de l'Art, il est aussi le plus grand spécialiste du dandysme (*Philosophie du dandysme— Une esthétique de l'âme et du corps*, PUF, 2008), qui fut honoré, dans les salons du prestigieux Automobile Club de France, du prix le plus recherché des élites parisiennes, le Prix Dandy !

Si notre orateur est le plus célébré des chantres du sublime



## LES CAUSERIES ARTISTIQUES...

dans l'art et dans la pensée, comme en témoigne le succès de son *Esquisse d'une Métaesthétique* (L'Âge d'Homme, 2012), il n'en est pas moins l'analyste le mieux informé et le plus rigoureux des drames politiques qui ont défigurés notre continent. J'en veux pour témoins : *Le Temps du réveil* (L'Âge d'Homme, 1992) ; *Requiem pour l'Europe* (L'Âge d'Homme, 1993) ; *Journal de la honte – Réflexions sur la question yougoslave*, paru en 1994 avec une préface de Robert Toubon ; *Les Intellos ou la dérive d'une caste – De Dreyfus à Sarajevo* (L'Âge d'Homme, 1995) ; *Les Ruines de l'intelligence – Les*

*intellectuels et la guerre en ex-Yougoslavie* avec une préface de Patrick Besson, paru en 1996 ; *Grandeur et misère des intellectuels – Histoire critique de l'intelligentsia du XXème siècle* avec un entretien de Vacláv Havel (Éditions du Rocher, 1998) ; *Le Testament du Kosovo – Journal de guerre* (Éditions du Rocher, 2015) ; *Le meilleur des mondes possibles*, ouvrage collectif, aux Editions Samsa en 2021, et enfin, toujours chez Samsa, en 2022, *Afghanistan – Chronique de la résistance*.



Que faire face aux nombreux défis qui assombrissent le ciel européen ? Que faire face aux multiples visages de la néo-barbarie : la tyrannie du wokisme, cette imbécile *cancel culture* et ces *fake news* qui inondent les médias, l'omniprésence du numérique, la menace de l'intelligence artificielle et du transhumanisme, l'emprise du communautarisme asphyxiant et l'étranglement de la laïcité, l'islamo-gauchisme et le racisme antioccidental, le terrorisme islamiste et le retour fanatique de l'antisémitisme, l'épouvantail du dérèglement climatique et le dévoiement de l'écologie, le matérialisme sans frontières, l'uniformisation de l'être et de son mode d'existence, la priorité des émotions et l'occultation de la rationalité, la disparition du savoir lettré et l'appauvrissement de notre langue ? N'est-il pas

urgent, face à ces fléaux mortifères, de remettre l'humain au cœur du projet civilisationnel, au centre du monde ? C'est à ce glorieux dessein que se sont attelés les penseurs qui ont contribué à cet ouvrage choral sous la direction de Daniel Salvatore Schiffer, une entreprise intelligente et héroïque : *L'Humain au centre du monde. Pour un humanisme des temps présents et à venir. Contre les nouveaux obscurantismes* (Éditions du Cerf).

Une gerbe de pensées justes et audacieuses ! Une constellation de noms prestigieux ! Trente-trois auteurs majeurs nous éclairent sur la situation présente et nous offrent leur solution pour libérer notre libre arbitre de la prison du politiquement correct, pour restaurer notre pleine humanité, sauver l'essence de notre culture et rebâtir l'avenir pour les nouvelles générations. Outre Luc-



Olivier d'Alange, Marc Alpozzo, Marie-Jo Bonnet, Jean-Philippe Domencq, Luc Ferry, Renée Fregosi, Elsa Godart, Michel Maffesoli, Robert Redeker, Stéphane Rozès, Jacques Sojcher, Pierre-André Taguieff, Alain Vircondelet *et alii*, nous y retrouvons les voix sages et courageuses de Florence Belkacem, Tahar Ben Jelloun, Arno Karsfeld, Rachel Khan, Jean-Claude Zylberstein, sans oublier celle de Boualem Sansal qui nous avait avertis depuis longtemps du grand péril qui nous menace !

Une fois encore, Daniel Salvatore Schiffer fait œuvre de pédagogue, il ne peut s'empêcher de songer à la jeunesse européenne, égarée dans le dédale de l'incohérence contemporaine. Comme l'universalisme traditionnel, symbolisé par l'homme de Vitruve, de Léonard de Vinci, a vécu, torpillé par les irrationalismes de la croyance aveugle, c'est un universalisme prismatique

que professe Daniel Salvatore Schiffer et qu'il place au cœur d'un nouvel humanisme pour aujourd'hui et pour demain, un humanisme ré-enraciné dans l'Âge d'or de l'Occident, auquel la Renaissance florentine avait donné naissance. À la trilogie esthétique de la Renaissance – *Divin Vinci, Léonard de Vinci, l'Ange incarné* ; *Gratia Mundi, Raphaël la Grâce de l'Art* et *La Constellation Dante, Le Chant du Sublime* (Erick Bonnier, 2019, 2020, 2021) – qui rend hommage à l'humanisme dans l'art et la pensée, correspond comme son pendant philosophique, la trilogie éthico-politique, mise en abyme par trois ouvrages collectifs qu'il a dirigés : *Penser Salman Rushdie* (Éditions de l'Aube, 2022),



(Éditions de l'Aube, 2023) et maintenant *L'Humain au centre du monde* (Éditions du Cerf, 2024).

La conférence du professeur Salvatore-Schiffer, dont le talent oratoire n'est pas à rappeler, a définitivement dessillé l'auditoire, qui s'en est allé mieux averti et plus riche d'un nouvel espoir. Après avoir présenté l'ouvrage et délivré son message d'espérance au Cercle Aristote de Paris, le 8 avril, notre hôte était attendu au Salon du Livre de Perpignan, du 3 au 5 mai, dans le cadre du Printemps de la Liberté d'Expression. Nous avons appris depuis lors que le Prix du Franc Parler, dont il est membre du jury, a été décerné à un auteur d'immense mérite, Florence Bergeaud-Blackler.

L'humain au centre du monde devrait désormais figurer dans la bibliothèque de l'honnête homme, de tout intellectuel, écrivain ou artiste, d'où qu'il vienne et de quelque bord qu'il soit!

**Jean-Loup SEBAN**

**Camille Lemonnier invite Jean de la Fontaine**  
Samedi 4 mai 2024.

Ce fut un après-midi superbe passé dans les beaux salons de l'AEB.

Le Théâtre, c'est toujours passionnant. Mais quand il est servi avec talent, on peut parler de régal.

Une de ces réceptions lettrées et gourmandes dont a le secret le conservateur du Musée Camille Lemonnier : Jean-Loup Seban.

Devant un public attentif, l'excellent comédien Bruno Georis, sous l'égide de la fondation AmuseA, se livra à une brillante démonstration de son talent en partageant avec nous au choix septante fables et contes de La Fontaine, accompagné par les notes musicales de la violoncelliste Sigrid Vandenberg. Des instants magiques.

On se rendit compte de l'actualité étonnante du fabuliste, et des rapprochements saisissants avec la nôtre.

Notre temps fut décrit, avec ses modes, ses tics, ses errements, en reflets indéniables avec celui de La Fontaine.

L'humour de Bruno Georis, la rapidité de ses souvenirs, sa pertinence qui n'était pas sans rappeler les propos d'un Fabrice Luchini, nous ont enchantés.

Un agneau s'abreuvait le long d'une onde pure, et voilà que survint le loup qui cherchait l'aventure.

On suspend le souffle, on a beau connaître la suite par cœur, on l'attend, on souhaiterait presque changer le cours de l'histoire mais hélas il est inexorable et cette inévitable

## LES CAUSERIES ARTISTIQUES...

---

incursion dans le tragique nous surprendra toujours.

De même que la raison du plus fort est toujours la meilleure, on le sait, on le regrette, rien ne change depuis le XVIIe siècle, La Fontaine est toujours aussi moderne, et il est important de le redécouvrir

Ses fables sont notre histoire qui se répète à l'infini.

**Anne-Michèle HAMESSE**

# *Les entretiens de l'AEB*

## *Entretien de William Cliff avec Marcel Detiège*

*au Dr. Jean-Pierre Sondag  
à Namur*

Ostende. Nous lui avons écrit, donné un numéro de téléphone. Et il nous avait appelés. Nous nous étions donné rendez-vous. Mais il ne semblait pas assuré. Il hésitait. Nous aurions aimé qu'il confirmât. Nous ne possédions pas son numéro privé. À l'annuaire, il ne s'y trouvait pas sous son nom de guerre. Qu'à cela ne tienne ! Nous procédons, au défaut de connaître son patronyme, ainsi qu'eût fait un astucieux greffier ayant omis de convoquer à l'audience marquée, un témoin, et qui pour rattraper sa bévue, tenterait de joindre quelque habitant de la rue dont la maison se trouvât non loin de chez lui. Aussitôt dit, aussitôt fait. En rien de temps, nous tombons sur le bon voisin, lequel connaît le poète sous son vrai nom, et nous procure son numéro de téléphone. Incontinent, nous lui téléphonons. La nuit semble lui avoir été bénéfique. La voix du poète est plus claire, le ton plus net. Il n'y manque même pas un peu d'impatience.

– Ne vous inquiétez, Cher, nous nous verrons le jour et à l'heure dits, devant le café Cliff. (Cela ne s'invente pas !) J'y serai, sans faute, je vous dîs-îs-îs...

Il raccroche, nerveux comme une midinette le jour de ses nerfs.

\*

Or donc, le jour dit, à l'heure dite, nous étions à l'endroit

## LES ENTRETIENS DE L'AEB

---

convenu, place des Saints-Pierre-et-Paul, où se dresse l'église décanale, rehaussée de fioritures néogothiques, et que défendent des gargouilles à gueules de démons. Mais de poète, point ! Les dieux sont dyscolos et quinteux. Ils s'amuse à jouer des tours pendables aux candides mortels qui se font du souci plus qu'ils ne devraient, afin qu'il ne fût dit qu'ils n'en ont pas fait assez. Il est des jours où tout conspire ; il y avait apparence que ce fût le nôtre. Deuxième jour de l'automne, il faisait gris. Il y avait une lumière diffuse, pourtant, à l'horizon, qui faisait espérer que le soleil poignât.

Le vent, comme dans la chanson l'Elskamp, soufflait un air froid, et les passants avaient relevé le col de leurs manteaux. Nous piétons sur le trottoir du « Cliff », qui a fermé ses volets. Comment reconnaît-on un poète parmi les passants ? Nous ne nous connaissons pas, autrement, ne sommes convenus d'aucun signe de reconnaissance. On verra bien ! Après dix minutes d'attente vaine, nous pénétrons pour nous réchauffer dans le café-restaurant jouxtant le café « Cliff ». Assis près de la fenêtre, nous rivons le visage à la vitre, afin que s'il venait à passer, et à regarder de ce côté, il vît que quelqu'un guettait, et ne doutât point que ce fût nous...

\*

Pour tuer le temps, nous nous ramentevons cette anecdote de bureau. Un particulier, brave villageois, téléphonant au président du tribunal de première instance, s'était adressé à ce magistrat dans une familiarité patoisante qui prouvait une certaine intimité entre les deux hommes. Mais il avait interverti l'ordre dans sa phrase.

– C'est vos là, Havaux ? C'est moué, M. Goderniaux !

Amusé, le magistrat avait rapporté l'incident à son greffier, lequel l'avait répété à son personnel qui s'était écroulé de rire.

L'envie nous vient d'en servir une resucée, en vieux françois, à notre poète retardataire :

– C'est toué là, Cliff ? Ici, c'est moué !

\*

En voici un ! Il est en jeans, avec de gros souliers aux pieds, un pull double, une tête de vieux loup de mer, les cheveux grisonnants coiffés, comme on disait autrefois, « à la chienne »...

Il n'a toutefois pas regardé de notre côté, mais nous présumons que ce doit être lui. Nous nous levons précipitamment, prévenons le garçon que l'on va revenir, et courons après lui, qui marche, marche, et marche... Nous le poursuivons de timides « Psst ! » « Psst ! » Il s'arrête, fait une volte et, avant même que nous n'ayons eu le temps de lui jouer la petite comédie de la diphtongue : « C'est toué ! C'est moué », il proteste qu'il était à l'heure, mais avait confondu la place Saints-Pierre-et-Paul avec la place Marie-Josée, qu'il erre depuis des heures, et que le voici fortrait. Nous l'entraînons là où nous étions apostés, et cela ne lui plaît pas. Trop de gens, de bruit !

– Mais avez-vous entendu cette musique ? »

Le temps de régler, et nous voici qui marchons de concert (ou de conserve), dans la direction du monument érigé à la mémoire des marins morts en mer. Nous croisons le « Flandria », un très élégant établissement dont les lustres allumés jettent sur l'argenterie et les cuivres des paillettes d'or.

– Nous y serons bien, dit-il, d'autant que nous y serons seuls. »

En effet, hormis la patronne et la serveuse, il n'y a âme qui vive. À peine installés, voici la patronne qui s'approche pour nous proposer son menu, et l'on sent qu'elle n'aimerait point qu'on lui demandât autre chose. Elle est suivie de la serveuse, une « demi-vieille » comme chante Jacques Brel. Le poète commande une sole avec des pommes de terre. Commander n'est pas une façon de parler : le torse court, rejeté en arrière, il

a le verbe haut. Le ton est fendant. Et il répète à la cantonade, en se haussant toujours davantage, afin que nul n'en ignore, et pas même les absents : « Avec des pommes de terre ! »

– Très bien, il en sera comme veut son excellence ! »

Elle ne l'a pas dit, mais l'a pensé, et nous jurerions l'avoir entendue.

Elle s'incline. Un instant après elle revient, apporte les verres et le vin blanc, un potage au cerfeuil, pour faire patienter. Mais elle a oublié et le pain et le beurre. Verdouche ! comme se serait exclamé notre Joseph Chot : le poète la renvoie à l'office en la menaçant du doigt. A-t-on jamais vu cela?

Nous tentons de l'apaiser par un petit rire niais...

« Mangez votre soupe », il nous intime, rétorquant son ire contre nous.

\*

Pour parler un peu et manger calmement, nous lui demandons de nous causer un peu de lui. Nous suggérons qu'il ne doit pas être facile à vivre. Il s'épanouit : enfin une chose intelligente. Il est ravi. Si peu facile à vivre qu'il a renoncé à faire entrer personne dans son intimité. Il a pourtant été amoureux, d'une rousse, à moins qu'elle ne fût blonde, en tout cas amoureux d'une femme. Il n'en dira pas plus. Ses origines ? Son enfance ? Ses premiers émois ? Il est né dans une famille nombreuse : neuf enfants ! Nous nous récrions. Il nous lance une œillade assassine. – Et alors ? Il cite Giraudoux : « La vie est si belle que c'est un cadeau à faire ! » Et nous lui rétorquons le même Giraudoux : « La fosse commune de la vie, ce n'est pas un cadeau à faire ». Lequel choisir ? Il hausse les épaules. Nous lui demandons : « Et la mère ? » Il ne parle pas de sa mère. En revanche, il parle de son père, et précise qu'il était un médecin connu, apprécié à Gembloux. Mais sévère. Il ne le peut mieux comparer qu'au

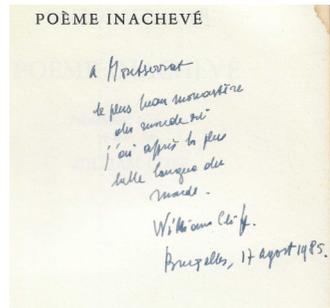
## LES ENTRETIENS DE L'AEB

---

père de René, que l'on voit aux pages des *Mémoires* arpenter silencieusement le parquet dans son salon du château de Combourg, les mains derrière le dos, et s'arrêter tout à coup devant René, transi de peur, rencogné contre le sein de sa sœur : « Quoi ? Que disiez-vous ? » Notre poète recroquevillé sur sa chaise mime René apeuré, et d'une main à demi refermée autour de sa bouche, il murmure : « Nous nous taisions ! »

\*

Le futur William Cliff, de son vrai nom André Imberechts et frère du curé de Temploux, était un enfant paresseux. À l'école, il n'était rien qui retînt son attention. Il fait ses humanités péniblement, s'en va, à la fin, à la Mer du Nord, et s'improvise éducateur, jusqu'à ce qu'on le chasse pour « voie de fait », comme on dit dans le jargon judiciaire, sur un enfant. Il fulmine : « Ce n'était pas vrai, je n'ai jamais de ma vie touché à un cheveu d'un enfant ! » Il évoque cette lointaine péripétie avec emportement, comme si elle était d'aujourd'hui. Toujours est-il qu'il revient au bercail, promet de reprendre ses études. Il tête de l'université, fait une année de Droit, à Louvain, puis s'arrête, bifurque vers l'enseignement secondaire, pour finir dans un collège de Profondeville. Ayant décroché une bourse équivalente à 25.000 euros (l'on était prodigue, à l'époque, avec les deniers de l'État !), il voyage, découvre l'Espagne, rencontre le poète Catalan Ferrater. Gabriel Ferrater, qui l'initie aux longs vers nombrés, scandés de rimes sonnantes et assonantes, qu'il prend comme elles viennent sans trop figoler. Voilà, de vrai, l'épatant dans son génie : il a réussi à élever le prosaïsme à l'octave de la haute poésie.



Étonnant envoi de William Cliff « À Montserrat, le plus beau monastère du monde où j'ai appris la plus belle langue du monde » sur un exemplaire de sa traduction de *Poème inachevé* de Ferrater (éd. Ercée, 1985).

## LES ENTRETIENS DE L'AEB

---

En cela, il est un digne rejeton de Baudelaire.

Rentré au pays, il dépose ses valises à Bruxelles, dans la rue Marché-au-Charbon. Le voici Bruxellois. Il envoie ses premiers vers à Raymond Queneau, qui lui en demande d'autres, et qu'il publie dans la collection qu'il dirige chez Gallimard. William Cliff est lancé. Aujourd'hui, il fait encore et toujours partie des auteurs « gallimardeux », comme disait Pol Vandromme...

« Il paraît qu'il y a consubstantialité, dit-il, entre mes vers, ceux de Genet et de Houellebecq. » On dit même qu'il aurait fréquenté, dans une autre vie, Marguerite de Navarre et Charles d'Orléans. On ne prête qu'aux riches...

\*

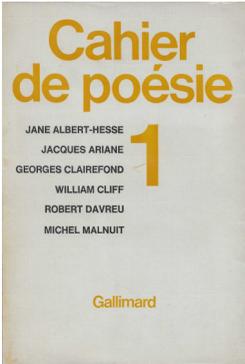
Au moment du dessert, tout le monde, la patronne, la demi-vieille et nous-même, s'attend à ce que le poète commande une mignardise : un petit gâteau surmonté d'une fraise, d'une glace, une part de la tarte au flan. Eh bien, non ! Il nous surprend

tous trois à commander un hors-d'œuvre : une tomate avec des crevettes.

La patronne et la demi-vieille se regardent incrédules, cela lui échauffe la bile. Il s'exclame : – « Mais parfaitement, une tomate avec des crevettes ! » Nous nous cachons, comme nous pouvons, derrière une serviette, pour pouffer. Au vrai, il nous fait honte. Un instant après, revoici la demi-vieille qui apporte au poète sa tomate farcie de crevettes.

\*

Pour passer à autre chose, nous lui disons qu'on le tient pour l'un des plus grands poètes de sa génération. Il ne dit ni oui ni non, le nez dans la tomate comme un clown. Mais il jubile. Il joue des mandibules, grogne de plaisir, sans que nous ne sachions si c'est à cause de la tomate ou du compliment.



Précédé d'une présentation de Claude Roy, le premier recueil de William Cliff, *Homo sum*, est publié en 1973 dans ce recueil collectif des éditions Gallimard.

## LES ENTRETIENS DE L'AEB

---

Afin de ne point déranger trop le poète dans sa dégustation, nous ne lui faisons que des demandes courtes, rapides. Par exemple : se donne-t-il de la peine pour écrire ? Lui ? Il fait signe que non. L'inspiration ? Connais pas ! Invention d'ocieux, de désœuvrés, de fainéants... Nous lui citons Sollers : « La littérature, c'est la guerre ! » Il nous regarde en mastiquant comme s'il venait d'entendre sonner les cloches de Rome. Sollers disait encore : « Publication, poubellication »... Il bouffonne comme un gamin. « Ah Sacré Sollers ! » N'a-t-il pas des angoisses ? Kekceğe ? La sensation du poing sur la jugulaire ? Dieu l'en préserve !

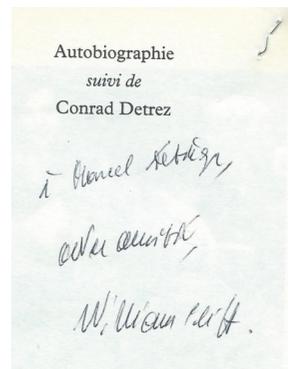
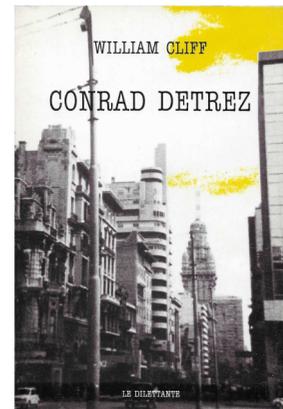
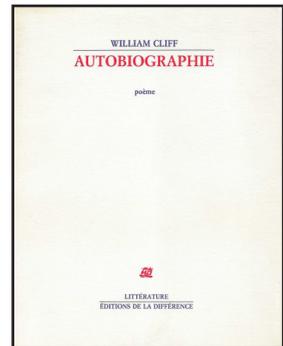
« Je suis un narratif, moi, Monsieur, et non pas un de ces intellectuels byzantins qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils ont voulu dire après qu'ils ont écrit. »

– Oui mais la mort ? Coquecigrues ! Faut-il que nous ayons juré de lui gâter la digestion avec nos questions ridicules ! Au diable le fâcheux ! À cinquante ans on doit avoir dépouillé, dit-il, ces enfantillages. Il en a plus de soixante-dix, et, voulez-vous savoir ? Il dort bien !

Nous pensions que c'était à vingt ans que l'on se croyait indestructible, et, par conséquent, indifférent philosophiquement, et qu'à cinquante, on commençait à se dessiller, découvrait que l'on n'est ici-bas qu'en transit, et qu'il faut commencer à songer à ses fins dernières.

« Balivernes, répète-t-il, remettez-vous en à la Providence !

Pour lui, qui a lu Vico, il n'y a ni « casus » ni



# LES ENTRETIENS DE L'AEB

---

1. Devant une assemblée de l'AEB, Jacques De Decker s'était un jour exprimé sur les «mystères des élections à l'Académie», comme il disait plaisamment. Pourquoi n'y a-t-on pas élu un Pol Vandromme, un Jean-Claude Pirotte, un William Cliff ? La réponse ne serait-elle pas parce que dans la patrie des Arts et des Lettres, l'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, tandis qu'à l'Académie de Belgique, un brevet d'exemplarité morale se révèle déterminant dans une élection à un fauteuil d'académicien. Louis Carette ne serait jamais entré à l'Académie royale, au motif qu'il avait eu maille à partir avec la justice de son pays, à la Libération, motif qui ne fut pas jugé réhibitoire pour être élu à l'Académie française, sous le pseudonyme de Félicien Marceau. La question mérite réponse car elle touche à l'essentiel, la qualité de l'œuvre, laquelle n'est point affaire de Morale.

«*fatum*». La vie est belle ? Mais parfaitement ! Et l'Académie ? Quoi, l'Académie ? C'est pour quand ? Il<sup>1</sup> pique du nez dans son assiette, grogne, regrogne. L'Académie aussi est une puissance ; et il ne se veut brouiller ni avec Dieu, ni avec l'Académie...

Mais voici que le poète a fini sa tomate. Il ne reste sur son assiette que les débris. Cela tombe bien, car les lustres tout à coup s'éteignent, la radio s'arrête de jouer. Dans le vivier, les homards privés d'oxygène se tordent les pinces, comme un mourant qui ne veut pas mourir...

Pour sûr, ce soir, on mangera du homard !

La demi-vieille est allée s'enquérir dans la rue de ce qui se passe.

La patronne, derrière son comptoir, bougonne :

« La gourde ! Elle est allée sonner à la maison où il n'y a personne !

La conversation languit. Nous parlons deci deçà. Il évoque les gentils petits jeunes gens dont il a été l'amant.

De guerre lasse, nous nous levons et sortons dans la rue.

Nous faisons le chemin inverse, vers la gare d'Ostende.

Quand nous nous séparons, il nous fait un volatile baiser Lamourette, et s'en va sans se retourner, en boitant un peu, les mains dans les poches, comme un cheminéau.

... Nous ne savons pourquoi il nous revient à l'esprit, en le regardant s'éloigner, une expression vieillie, mais qui ne manque pas d'un certain charme pastoral : la clef des champs...

Elle signifie beaucoup de choses...

Montaigne en parle, dans une de ses pensées où il dit tout et ne dit rien :

« Le plus beau cadeau que la nature ait fait, c'est de nous avoir laissé la clef des champs »...

Cela va loin. Ah mais jusqu'où ?

*Une première version de ce texte est parue dans la revue Traversée.*

# *Gare aux moulins à vent ou à paroles ! Le moulin dans le langage figuré*

par **Jean-Pol Masson**

*« Elle n'avait point tardé à jeter son contrat de mariage par-dessus les moulins, et elle était depuis trois mois revenue faire de la bohème galante sous le soleil de Paris. »*

Henry Murger, Scènes de la vie de jeunesse

**L**e moulin, s'il n'orne plus aussi souvent qu'autrefois nos campagnes et même nos villes, est très présent dans le langage figuré. Nous savons tous et toutes ce qu'est un *moulin à paroles* ou ce que signifie *amener* – ou *apporter* – *de l'eau au moulin* de quelqu'un. D'autres expressions sont moins connues ou ont une origine qui n'est pas évidente. L'on va s'efforcer ici de vous parler de cette présence du moulin, en prenant la précaution oratoire (si l'on peut dire) de rappeler que dans ce genre d'exercice l'exhaustivité ne saurait naturellement être garantie.

Si *entrer quelque part comme dans un moulin* se fait sans encombre, sans difficulté, sans obstacle, sans contrôle, en revanche la sortie est, curieusement, moins agréable : *sortir d'un moulin*, c'est être fourbu, moulu (forcément !) (*Trésor de la langue française*, qui cite Musset : « J'ai le genou et la tête brisés ; la poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtes. Pouah ! C'est à croire que je sors d'un moulin. » [*Le Chandelier*, I, 2]). Il se peut que l'on ait été amené à y entrer : *il viendra moudre à notre moulin* vise la personne qui sera obligée d'avoir recours à nous, vis-à-vis de qui on tient sa revanche (Furetière, Robert).

## LE MOULIN DANS LE LANGAGE FIGURÉ

---

Certaines expressions sont aujourd'hui vieilles, comme *envoyer les ânes, les ignorants*, au moulin (Furetière, qui ne donne pas d'explications), *renvoyer quelqu'un à ses moulins*, le renvoyer à ses affaires (Robert, Trésor), *cela lui ressemble mieux qu'à un moulin à vent*, formule employée pour blâmer une méchante comparaison (Furetière, Littré), *être vêtu comme un moulin*, être habillé en toile (Littré), *il vaut mieux aller au moulin qu'aux médecins*, il vaut mieux acheter du pain que des remèdes (*Larousse du XXe siècle*).

Littré cite également, à la rubrique « Histoire » de l'article «Moulin», des proverbes que l'on n'entend plus : *Assez va au moulin qui son âne y envoie* (proverbe du XVIe siècle, relevé par François Génin [1803-1856] dans ses *Récréations philologiques*) ; *Le four appelle le moulin brûlé* (Jean Nicot, né en 1530 et mort en 1604, diplomate et philologue), ce qui « se dit quand on a un vice et le reproche à un autre » (Littré) ; *En moulins banaux, qui premier vient, premier engraine* (Antoine Loysel, né en 1536 et mort en 1617, avocat, puis magistrat, auteur de célèbres *Institutes coutumières*) ; *Qui veut ouïr des nouvelles, au four et au moulin on en dit de belles* (proverbe du XVIe siècle, noté par Antoine Leroux de Lincy [né en 1806 et mort en 1869] dans son *Livre des proverbes français*). Je reviendrai plus loin sur la notion de moulin banal et sur la liaison entre le four et le moulin.

Tout le monde connaît – malheureusement – des *moulins à paroles*. Sainte-Beuve emploie, dans le même sens, *moulin à conversation* (cité par le *Trésor*). Il est aussi – et ce n'est pas mieux – des *moulins à sophismes* (Littré). Dès lors, *moulin* peut être utilisé tout simplement pour désigner la langue : « Les fatigues de la cour ont rabaisé son caquet, son moulin me

## LE MOULIN DANS LE LANGAGE FIGURÉ

---

parut au chômage » (Mme de Sévigné, citée par Littré ; la personne dont Mme de Sévigné parle est la duchesse de Richelieu [1622-1684], première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, puis de la dauphine Marie-Anne de Bavière). Et *fermer son moulin*, c'est donc se taire (*Trésor*).

Mentionnons encore un composé de notre mot. C'est *pousse-moulin*, qui désigne tout simplement l'eau et qui, fort rarement à ma connaissance, est employé par plaisanterie, comme l'a fait Claudel (grand comique, comme on sait) : «Pardon ! C'est un peu de mon charme et de ma beauté que je vais vous verser dans ces verres ! Ça, c'est du pousse-moulin de première qualité !» (cité par le *Trésor*, v° « Pousse »).

Il est temps d'en arriver à la formule bien connue selon laquelle *on ne peut être à la fois au four et au moulin*. L'expression est ancienne (on la rencontre dans le dictionnaire français-anglais de Cotgrave, paru en 1611) et sa signification est évidente : on ne peut être en même temps dans deux endroits différents ou, de façon plus figurée, on ne peut s'occuper en même temps de deux choses différentes. D'accord. Mais pourquoi avoir, pour exprimer cette idée, choisi le four et le moulin, alors que d'innombrables autres possibilités existaient ? L'explication est liée au droit féodal. En effet, il y avait dans chaque village un four banal et un moulin banal, appartenant au seigneur du lieu, et que les paysans étaient obligés d'utiliser pour cuire leur pain et moudre leur grain, moyennant redevance à payer audit seigneur. Il y avait aussi un pressoir banal, moins répandu que le four et le moulin, la vigne n'étant pas présente partout. En tout cas, le moulin banal et le four banal étaient des lieux publics. C'est ce qui explique que l'adjectif banal (c'est-à-dire concernant le ban, soit la juridiction du seigneur) ait fini par désigner ce qui est commun,

## LE MOULIN DANS LE LANGAGE FIGURÉ

---

trivial, sens acquis au XVIII<sup>e</sup> siècle, selon Brunot (*Histoire de la langue française*, t. VI, p. 1355), mais qui apparaît déjà plus tôt, de façon isolée, chez les plaisantins, qui appelaient « un taureau banal, un homme qu'on veut accuser d'une grande paillardise » (Furetière).

Passons à *se battre contre des moulins à vent*. L'expression, on le sait, nous vient de *Don Quichotte*, œuvre dans laquelle le héros veut pourfendre des moulins à vent, qu'il prend pour des géants hostiles. Il s'agit donc de s'en prendre à des ennemis imaginaires, et non à des ennemis trop puissants, comme on le croit parfois. Cette mauvaise interprétation trouve un appui dans un passage de *Cyrano de Bergerac*, où de Guiche menace le héros en lui rappelant qu'il arrive qu'un des grands bras des moulins lance dans la boue celui qui s'en prend à eux (II, 7). C'est en revanche correctement que Mme de Sévigné écrit, à propos d'un casus belli imaginaire, que « ce serait là un moulin à vent digne de leur faire tirer l'épée » (cité par Littré).

Je terminerai avec la célèbre expression *jeter son bonnet par-dessus les moulins*. Selon le *Trésor* (v<sup>o</sup> « Bonnet », rubrique « Histoire »), elle apparaît en 1623, dans *Francion* de Charles Sorel, romancier, érudit (de nos jours, on dirait « essayiste ») et historien (sa date de naissance est inconnue, il est mort en 1674). La signification – perdue depuis belle lurette – est alors la suivante : « Je jetai mon bonnet par-dessus les moulins, phrase par laquelle on terminait les contes que l'on faisait aux enfants, et qui signifie je ne sais comment finir le conte » (Littré, v<sup>o</sup> « Bonnet », 1<sup>o</sup>). Ainsi, Mme de Sévigné, narrante la mort tragique de Vatel (qui s'est suicidé à Chantilly, chez le prince de Condé, parce que la marée n'arrivait point, alors que le roi figurait parmi les invités), écrit : « Voilà ce que

## ..... LE MOULIN DANS LE LANGAGE FIGURÉ .....

Moreuil m'a dit, espérant que je le vous manderais ; je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste» (cité par Littré, loc. cit. ; je n'ai rien trouvé sur ce Moreuil – si l'on se rapporte à ce qu'il a raconté à la marquise, il devait être proche de la Cour ou du prince de Condé).

La signification que nous connaissons aujourd'hui est bien différente, puisqu'il s'agit de «braver l'opinion, les bienséances» (Littré, loc. cit.). Comme le français est sexiste, Robert précise que la formule s'utilise « principalement » à propos des femmes et des jeunes filles (idem dans le *Larousse du XXe siècle*, v° « Bonnet »). Fort bien, mais d'où vient-elle ? Selon deux sites se trouvant sur Internet, l'explication est la suivante. Quand on est en colère, on lance parfois une chose en l'air, par exemple son bonnet. On peut en faire de même quand on veut se débarrasser d'une chose. Et quand la colère ou l'envie de se débarrasser est très forte, on la lance très fort, très loin, tellement loin qu'elle passe par-dessus les moulins (Linternaute et Expressio.fr).

Cela dit, on peut jeter autre chose que son bonnet, comme dans la citation que j'ai placée en épigraphe et qui figure dans le *Trésor*.

En appendice à *jeter son bonnet par-dessus les moulins*, l'on doit mentionner *passer par-dessus les moulins*, qui signifie disparaître, comme sous la plume d'Albert t'Sterstevens (1885-1974, auteur notamment de récits de voyages) : « Le costume surtout s'est considérablement modifié. La mantille et le peigne ont passé par-dessus les moulins » (*L'itinéraire espagnol*, cité par le *Trésor*, qui signale à juste titre que l'expression est rare).

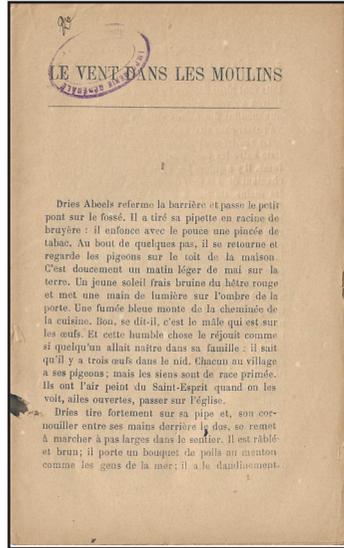
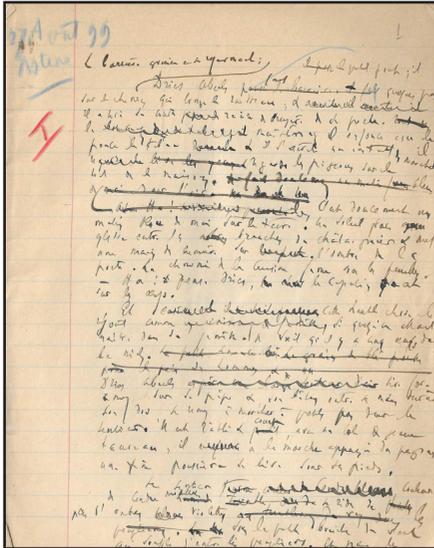
En guise de conclusion, dans un registre plus poétique,

# LE MOULIN DANS LE LANGAGE FIGURÉ

voici ces quelques vers de Verhaeren que le *Trésor* a cueillis dans *Les Campagnes hallucinées* :

*Sur la butte que le vent gifle,  
Il tourne et fauche et ronfle et siffle,  
Le vieux moulin des péchés vieux et des forfaits astucieux.*

Jean-Pol MASSON



Première page du manuscrit et des premières épreuves imprimées du roman de Camille Lemonnier *Le Vent dans les moulins*, paru à Paris, chez Ollendorff, en juin 1901 (Coll. Musée Camille Lemonnier).

# *Rideaux* *(Chroniques théâtrales)*

par

**Anne-Michèle Hamesse**

## ***Cendrillon, Ce Macho !* de Sébastien MINISTRU**

Théâtre de la Toison d'Or

du 10 avril au 1er juin 2024

Mise en scène : Nathalie Uffner

Avec :

Maxym Anciaux, Clément Corrillon, Catherine Decrolier,  
Emmanuel Dell'Erba, Sasha Delongueil, Fabian Dorsimont,  
Lucas Fabry Martinez, Nicole Oliver.

Costumes : Carole Piron, Laurence Van H. Vidéos :  
Sébastien Fernandez, Décor sonore : Laurent Beumier,  
Création lumières : Alain Collet, Chorégraphies : Jérôme Louis.

Je ne l'avais pas encore vu. Bien sûr j'en avais entendu parler et je ne sais pourquoi le rendez-vous avait été différé.

Cela faisait quinze ans, quinze ans déjà.

Et puis hier, enfin, j'ai vu ce fameux Remix, annoncé au TTO, de la pièce culte de Sébastien Minstru. Vous avez dit culte ? C'est vrai.

J'avais bien fait d'attendre, je pensais ainsi atténuer le choc, mais pas du tout, il fut percutant, extrême, je ne sais pas si je vais m'en remettre.

Un éblouissement, un enchantement, les mots me manquent pour décrire le choc que procure cet extravagant spectacle.

## RIDEAUX

---

Il débute dans un enchevêtrement de paillettes, de vertiges sonores, de danses.

On est tout de suite envoûté, pris par cette ambiance de folie, puis le factice rejoint l'émotion, la pure, la vraie, et on est saisi par l'histoire de ce beau prince amoureux d'un joli vendeur d'olives, ils s'aiment ces deux-là, on le sent.

On est touché au cœur, Sébastien Ministru a visé juste.

Ce n'est pas qu'un spectacle militant pour l'homosexualité, bien sûr le propos n'est pas anodin mais c'est plus que ça : un véritable hymne à la tolérance, le message est bien plus vaste, il est politique et universel, et porte bien au-delà des caricatures.

Les comédiens sont sensationnels, il y a la Marâtre, une vraie fausse méchante interprétée tambour battant par Emmanuel Dell'Erba, et tous les autres avec leur talent et leur culot, parfois aussi leur fraîcheur, contribuent à la réussite de cet ébouriffant spectacle.

On m'avait parlé d'un succès, ce fut un triomphe, le public debout transporté, une ovation qui semble sans fin, Sébastien Ministru avec sa pièce a saisi l'Histoire, ne dit-on pas que ce qu'on fait pour s'amuser et amuser est ce que l'on fait de mieux, encore une fois l'adage se vérifie, la fête sur la scène, chez Maman ou chez Michou, les princes n'ont qu'à bien se tenir, les contes de fées deviennent parfois bien réels.

Je vous le dis : un triomphe, et c'est comme ça tous les soirs. Courez-y !

### ***La vie trépidante de Brigitte Tornade, de Camille Kohler.***

Théâtre Royal des Galeries  
du 1er au 20 mai 2024

avec Cristel Pedrinelli, Nicolas Buysse, Laurence Warin,  
Stéphane Pirard, Elsa Martens, Juliette Quinet, Sacha Pirlot,  
Thylian Leroy, Théa De Beeck, Joanne Martens.

Mise en en scène : Damien De Dobbeleer

Scénographie : Léa Gardin

Pièce adaptée d'une série de fictions radiophoniques qui a fait le bonheur des auditeurs de France Culture et de France Inter, comme en son temps la Famille Duraton mais qui s'en souvient sinon les plus anciens d'entre nous, de cette Famille Duraton entendue sur Radio Luxembourg, sorte de chronique quotidienne d'une famille française, la radio a souvent été à la source du théâtre, on songe aussi à ce délicieux «sur le banc» qui montrait la rencontre improbable de deux clochards interprétés par Raymond Souplex et Jean Sourza, inoubliables moments de scène...

Dans cette comédie signée Camille Kohler, le début paraît celui d'un innocent vaudeville, les répliques et situations cocasses s'enchaînent, suscitant les rires. Pourtant est-ce bien là une pièce simplement guillerette et légère ? S'agit-il d'une simple comédie ?

On nous montre une famille ordinaire, une mère de famille débordée par ses tâches ménagères et professionnelles, ses enfants ingérables, un mari puéril et ludique, son boulot, ses patrons, et elle qui aspire à se retrouver, qui rêve de solitude, de repos.

Les belles-mères s'en mêlent, ajoutent à la confusion.

Tous les questionnements de la société actuelle sont présents, la lumière vive du féminisme éclaire le sujet. Mais au final rien ne se résout, les interrogations demeurent ; en dépit des grandes embrassades familiales qui clôturent la pièce on ne sera pas dupe d'un happy end, l'usure du couple, les manipulations discriminatoires au sein de l'entreprise, l'épouse esclave, les managers cyniques et le mari désengagé subsistent quand le rideau tombe et nous restons témoins de l'échec de Brigitte Tornade à réaliser ses aspirations.

Au demeurant, les choses ne sont pas si claires, car l'héroïne vit, du début à la fin, un conflit intérieur entre son rêve de liberté et le contrôle permanent qu'elle ne peut s'empêcher d'exercer sur son monde familial.

Ce qui nous amène bien loin d'une réjouissante pochade, applaudie par un public enthousiaste.

Il faut ajouter, pour corriger ce constat quelque peu morose, que les comédiens sont tous excellents, à la hauteur du texte, depuis Nicolas Buisse, le mari hanté par David Bowie, plein d'apparente bonne volonté, Stéphane Pirard, interprétant plusieurs rôles dont celui du patron flamand irrésistible et cocasse, Laurence Warin qui, elle aussi, cumule les rôles avec un talent égal et surtout Christel Pedrinelli, une Brigitte Tornade plus complexe qu'on pourrait le croire, en proie à une pression morale continue.

N'oublions pas les enfants, spontanés et plus vrais que nature.

On ressort du spectacle allégés par le divertissement mais avec des questions bien réelles qui, elles, sont loin d'être résolues.

Théâtre Royal du Parc

***Le Misanthrope***

Molière

Du 7 mars au 6 avril 2024

Avec Julien Besure, Denis Carpentier, Bénédicte Chabot, Damien De Dobbeleer, Pauline Desmet, Itsik Elbaz, Stéphane Fenocchi, Benjamin Van Belleghem, Anouchka Vingtier.

Mise en scène Patrice Mincke Assistanat Sandrine Bonjean

Scénographie: Vincent Bresmal et Matthieu Delcourt

Costumes: Chandra Vellut et Cécile Manokoune

Lumières: Alain Collet

Création musicale: Daphné D'Heur

Maquillage et coiffures: Tiuku Deplus.

Dans la série des Impossibles Résurrections il me plairait de convier, et ceci est bien sûr un exercice d'imagination, de convier donc Jean-Baptiste Poquelin à la représentation du Misanthrope au Théâtre du Parc.

Juste pour voir sa stupeur, sa joie, son plaisir en trouvant là confirmation de ce que son oeuvre n'a pas pris une ride.

Pour voir son Alceste évoluer au sein d'une grande entreprise d'aujourd'hui, envahir la scène, tonitruant de sincérité, audible et intègre du début à la fin. Un flamboyant Itsik Elbaz !

Epaulé par une Célimène (Pauline Desmet) cocasse et jouette, adorable écervelée, mais moins superficielle qu'elle n'en a l'air, et par une Arsinoé (Anouchka Vingtier) perfide à souhait.

Les autres comédiens, une équipe enthousiaste et imaginative incarnent ce petit monde de cour d'alors, évoquant les réseaux d'influence d'aujourd'hui, tous justes et dans le ton.

## RIDEAUX

---

Seuls ont changé les moyens de communication. Ainsi le sonnet d'Oronte s'inscrit sur un écran géant.

La pièce remise au goût du jour, sans toutefois que le texte en soit modifié, a gardé sa percutante actualité, la transposition à notre époque n'y fait rien, les mêmes jeux d'hypocrisie sociale dénoncés par Alceste sont toujours de mise, ils sont intemporels.

Confrontés que nous sommes aux merveilles et aux périls de l'informatique, qui ne nous étonnent même plus, nous devons constater que le jeu social n'a pas changé, sur ce plan la société de Molière ressemble à celle d'aujourd'hui.

Les comportements de la noblesse de cour de 1660 sont les mêmes que ceux qui agitent les relations professionnelles et les réseaux sociaux d'aujourd'hui, dissimulations, jalousies, harcèlements, insultes, moqueries, la comédie humaine reste inchangée.

Tout ce qu'Alceste rejette appartient toujours à notre temps.

On en rit ou on en pleure.

On le joue au théâtre.

Rien ne change et surtout pas Molière.

### ***Les palmes de M. Schutz, de Jean-Noël Fenwick***

Du 13 mars au 7 avril 2024

Avec Audrey D'Hulstère, Alexis Goslain, Frédéric Nyssen,  
Catherine Decrolier, Benoît Van Dorslaer, Marc De Roy.

Mise en scène : Cécile Florin.

Cette pièce, présentée par les Galeries a tenu la scène du Théâtre des Mathurins pendant six longues années, et a obtenu quatre Molières en 1980.

Elle se déroule en 1898 et nous plonge dans le quotidien du laboratoire de physique de l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris, dont le directeur était un certain Paul Schützenberger (alias Monsieur Schutz).

On assiste ici à une interprétation très libre des travaux ayant abouti à la découverte du radium. L'intrigue éclipse d'ailleurs le rôle de Becquerel (qui découvrit la radioactivité sans toutefois la désigner par ce nom) et fait de M. Schutz, scientifique honorable au demeurant, un despote assoiffé d'honneurs.

C'est vrai que le personnage joué par le truculent et talentueux Benoît Van Dorslaer fait rire le public, ses réparties sifflantes et furibardes font merveille.

Il en va de même pour Marc De Roy, excellent et imprévisible dans son rôle de recteur d'Académie.

Audrey D'Hulstère incarne Marie Curie, lui rend l'humanité, lui enlève toute sécheresse, devient cette femme d'exception, pleine de charme, courageuse et drôle.

Un modèle pour le féminisme actuel, elle sort de l'ombre et s'approprie, sans s'en excuser, sa part de lumière.

L'excellent Alexis Goslain lui donne la réplique en Pierre Curie, avec fougue, vivacité, ce comédien regorge d'humour et d'inventivité.

## RIDEAUX

---

Frédéric Nyssen, campe avec beaucoup d'entrain un Gustave Brémont bien présent, inventeur polyvalent et ami fidèle.

Mais la palme si j'ose dire, revient à Catherine Decrolier, qui dans son rôle de domestique, contribue sans s'en douter à la découverte du radium.

Son entrain, ses réparties pleines de bon sens et la verveur de son langage rappellent parfois une certaine Corinne Masiero, dont les facéties égaiant les auditoires les plus guindés.

L'intention de Cécile Florin de rendre aux femmes la lumière qu'elles méritent est ainsi réalisée.

Ce féminisme de bon aloi donne à la pièce une dimension plus vaste, dominé par la figure incontestée, lumineuse et revisitée de Marie Curie.

### **ZORRO, de Thierry Janssen, d'après le personnage de Johnston Mc Culley.**

Théâtre Royal du Parc

Avec Othmane Moumen, Thierry Janssen, Laurie Degand, Mathilde Daffe, Julien Besure, Jérôme Vilain, Guy Pion, Émilie Guillaume, Jean-François Rossion, Raphaël Médard

Metteuse en scène : Catherine Couchard.

Metteuse en scène et créatrice chorégraphie des combats : Émilie Guillaume.

Thierry Janssen signe ici la plus éclatante de ses pièces, la plus délirante, la plus colorée, la plus vivante, la plus onirique, enfin il ne s'agit pas vraiment d'une pièce de théâtre, plutôt d'un spectacle total, fait de couleurs vives, de cris, de chansons, martelées et reprises par le public, de claquements de fouets, de talons, vibrante de bout en bout, de coups d'épées étincelantes, tout le Mexique en débandade se répand sur la scène

Avec ses audaces, sa modernité, les femmes s'affirment, clamant haut et fort et imposant leur volonté comme Mathilde Daffe, aux yeux noirs de colère, qui ressemble à une Antigone abreuvée de MeToo.

Ses sortilèges, Laurie Degand, chamane peau-rouge dansant sous la lune, mère de Wappy – Julien Besure – jeune premier candide et valeureux.

La présence des morts, Guy Pion incarne un Bernardo errant entre le monde des défunts et celui des vivants, que la mort a libéré de son mutisme, et puis Jean-François Rossion le satanique gouverneur, les chants et les danses des « mariachis de la Muerte » L'humour et la fantaisie côtoient le macabre, la mort est anéantie par la farce, tous les acteurs unissent leurs talents pour composer un Zorro neuf, retravaillé, inoubliable et

## RIDEAUX

---

bien présent.

Tous ces éléments d'un théâtre qui revisite les féeries de nos enfances, ce justicier masqué, interprété ici par Othmane Moumen, et son double mystérieux, Émilie Guillaume, tous deux au mieux de leur forme dans les cascades et les duels, ne sont pas sans rappeler le réalisme magique de nos écrivains belges, cette fantasmagorie macabre et joyeuse, ce cheval d'argent qui descend les escaliers escortant la Mort vêtue d'une robe flamboyante, nous parlent du Carnaval d'Enser.

Plus conformes aux personnages traditionnels du monde de Zorro, mais interprétés avec subtilité par Thierry Janssen et Julien Besure, le sergent Garcia et le caporal Reyes, grotesques mais profondément humains.

C'est étincelant.

On ne peut omettre les décors et en particulier la terrasse et l'escalier dont la blancheur géométrique évoque une toile de Chirico.

Et en final le signe de Zorro, ce célèbre Z, s'imprime en cicatrice indélébile sur le rideau du Théâtre Royal du Parc !

Un enchantement !

# Lectures

**Yves ARAUXO, *Un idiot devant l'étang*. Aphorismes.  
Amougie : Cactus inébranlable éd., 2023.**

Yves Arauxo cultive poétiquement les paradoxes et interroge le rôle de l'écriture, de l'écrivain :

« Avant d'être interprète, je ne suis que l'instrument et avant d'être le passant, je ne suis que le passage. »

Il est plus question de survivre que de vivre. L'immobilité devient mouvement lorsque l'auteur éprouve une vraie, une profonde et saisissante amitié pour les arbres.

Entre l'inconnu et l'illusoire, n'être ni un père ni un fils et donc, à l'instar de l'arbre « s'inscrire dans l'intermittence du rêve ».

On perçoit dans cet *Idiot devant l'étang* une sidération qui s'inscrit dans les non-réponses aux questions.

À noter chez l'auteur de ces aphorismes d'une veine assez « classique » une concession au concret de la vie quotidienne pour appuyer ses assertions et ses questions relatives à la connaissance de soi.

Ainsi le smartphone par exemple prend-il toute la place de l'intelligence quand Internet se targue de nous apprendre que le tout confine au rien :

« Qu'opposer à l'intelligence artificielle sinon l'idiotie naturelle ? »

Dès lors que « Je suis déjà l'avatar d'un autre » et que « L'écran fait écran, sa luminosité n'est pas une lumière », il convient de prophétiser sur fond de béatitude moderne : « Heureux l'idiot qui n'avait qu'un seul livre dans sa bibliothèque et une seule image accrochée au mur de son salon. »

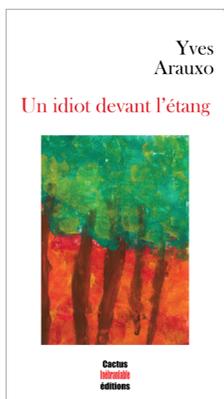
Ainsi soit-il de cette époque où face à un futur si incertain

## LECTURES

---

«tant de gens se préoccupent beaucoup plus de leur identité  
que de leur devenir» !

**Marie-Claire VERDURE**



### **Joseph BODSON, *Bruxelles Babel Babylone... et autres lieux*. Poésie. Bruxelles : éd. Audace, 2023.**

Que de nostalgie dans le dernier recueil de Joseph Bodson où se trouvent rassemblés des poèmes inédits, retrouvés ou déjà publiés çà et là !

Comme un doux désordre ou un inventaire désinvolte à la manière des anciens apothicaires accourant de tous côtés pour se joindre à la Joyeuse Entrée des métiers et qui auraient ajouté à leur arsenal de fioles et de potions une pharmacopée dans le style de Prévert.

On y trouve d'abord de quoi interpréter le titre : quelques savoureux textes dédiés à notre bonne capitale et à quelques-uns de ses pittoresques habitants. C'était l'époque où Bruxelles flânait, rêvait, *babbelaît* tout en regardant, le nez en l'air et l'œil partout, passer le monde *qui va qui vient qui chante et crie*. Une ville gaie et belle à la Brel où les anciens marchaient à *petit bruit sur les pavés* et où les amoureux avaient toujours *vingt ans au cœur qui carillonnent*.

Et puis d'autres lieux de villages et de campagne, de parcs et de jardins. Et nous voilà devenus piétons ou pèlerins du temps jadis, dans l'ombre de doux chantres à la voix claire, du genre Maurice Carême, Armand Bernier ou Odilon-Jean Périer, bien à l'écoute attentive toutefois de notre promeneur inspiré, dont la parole inimitable, mi-familière, mi-classique, à la fois drôle, intimiste, imagée, impressionniste ou même surréaliste se marie librement à tous les vents. On passe tout aussi plaisamment devant les chevalets des maîtres anciens, les Tytgat, Anto Carte, Saverijs et l'on savoure alors les couleurs, les parfums, les accents de chaque saison. Il arrive aussi que l'on reconnaisse, à notre grande surprise, *la terrible innocence* de l'enfance, *le désespoir éperdu et grinçant* des mouettes qui parlent d'un pays perdu et – miracle – *la rose, le soleil et l'or* de

## LECTURES

---

*l'après-midi dans la vague mouvante des blés... Tout un paysage sentimental, un partage de rires et de pensées, un mélange de fiels et de faims, de rouge sang de bœuf ou bien couleur de lie pour cacher tout ce gris qui recouvre la vie.*

Cette trentaine de pages sont écrites avec une parfaite simplicité, un peu à la manière du berger qui rassemblerait ses mots à l'ombre de sa houlette pour les ramener, le soir venu, dans la chaleur d'un poème, et puis d'un recueil, et puis encore d'une veillée au coin de l'âtre, et enfin au bord du grand mur blanc où tout se fait silence, où tout se pense, où tout peut-être recommence...

*Qu'est-ce qu'il y a  
De l'autre côté du grand mur blanc  
Certains soirs on entend  
Des cris et des rires  
De femmes ou bien d'enfants  
Et puis parfois on n'entend  
Plus rien  
Comme s'il n'y avait rien  
De l'autre côté du grand mur blanc.*



À lire avant la pluie, au moment où l'oiseau a perdu trois petites plumes rouges sur la margelle du puits. Parce que le texte est composé sans doute aucun avec le pinceau subtil d'un poète et la plume rêveuse d'un artiste...

**Michel DUCOBU**

**Philippe COLMANT, *À la marge du ciel*. Poésies. Préface de Philippe Leuckx. Illustrations de l'auteur. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2024.**

On est forcément à la marge des choses, du ciel, du temps, de la vie. Ce sont justement ces deux mots-là qui inaugurent le premier poème du livre.

Dans sa quête d'un temps serein (en ces heures troubles), le poète « tremble dans la rosée », quête « la grâce » comme le miel ; redoute la « maigreur » du monde.

Il est là, proche de la vie, du monde qui se définit par ses plus vils repères ; il suit la marche des saisons, comme en « sursis » « sous le ciel caillassé », face à l'indicible : « armer son cœur ».

Le poète, dans de brèves respirations, ausculte les silences, et « peine » à se reconnaître.

Sans doute, seul l'amour – cette conjugaison inédite –, peut lui donner quelque raison d'espérer ; une « longue solitude » nous habite et que faire face à la « déraison » ?

L'enfance, aussi, résonne comme une référence, à revers de « la meule du temps ».

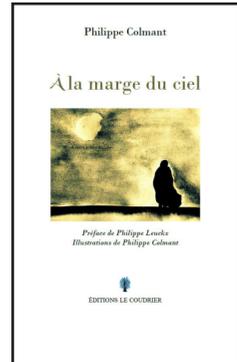
Ainsi convoque-t-il « quelques tours de manège » ?

Bien sûr, le vide effraie, et il faut penser à vivre.

Les petits poèmes gorgés de « chagrin » à la « cambrure du soir », issus de « mains patientes » disent assez qu'il faut « boire à la source », s'enivrer de la présence de l'autre, de « sa bouche claire ».

Ainsi revient-il d'une « vie mal équarrie »...

De beaux projets résistent au vide et à la solitude : cette « nuit » des amants et la beauté d'une écriture qui cartographie nos limites, nos ombres comme « jonction des cœurs ».



**Philippe LEUCKX**

### **Pierre CORAN, *Ciels d'Ostende. Poésies.* Amay : éd. L'Arbre à paroles, 2024.**

Ce petit livre d'un grand poète qui fête ses 90 ans a le charme délicat des « ciels » de mer et sa poésie qu'enchanter la rime ouvre les horizons, dessine les changements de vent et de saisons, en suit les couleurs et le grain.

Au fil des jours, des rencontres, le poète observe de son « balcon » les mouvements de la mer, les changements de ciel entre clarté et ombre, fait l'éloge d'Ensor en sa patrie, dit l'aujourd'hui et l'hier.

Tout cela respire la baguenaude salutaire, le plein air, les pauses estivales, « le port » regardé « avec des yeux sans âge ».

Une mélodie certaine, très intuitive, guide l'avancée des brefs poèmes, et les images tressent une ferveur paysagère :

*Le ciel de juillet est d'un bleu amiral  
et le soleil si impérial  
qu'entre les corps qui s'offrent à lui  
et les parasols impassibles,  
le sable est quasi invisible  
du haut du balcon où je suis*

(p.55)

Ostende se voit là décrit d'une main sûre par un poète qui sait doser les éclairages, les poses, l'effraction de la lumière.

Le miroitement des formes et des gestes, les vibrantes suggestions, la fréquentation de la digue et du ciel, tout offre au lecteur une vision caressante des rivages et de la station balnéaire.

De petites scènes vivantes ajoutent à la douceur marine et

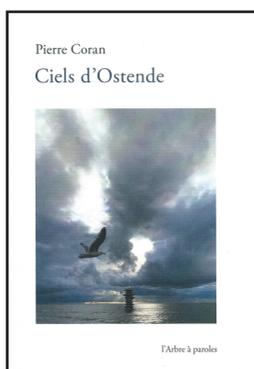
## LECTURES

---

le poète capture dans son objectif un plein panier de silhouettes présentes au cœur de la vie, au rythme de la saison.

« Mon ciel se sait vigie », de l'extrême fin, signe une profession de poète, apte à saisir les moindres scintillements d'un lieu chéri.

**Philippe LEUCKX**



### **François Degrande, *L'ombre d'une racine*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2023.**

La Galice, terre de légendes et de fantômes, terreau fertile pour l'imaginaire ; terroir aussi, bien réel, souillé par le naufrage du pétrolier « Le prestige », à l'instar de la plage de la Côte de la Mort que Santos, professeur de lettres, nettoie en ce 4 décembre 2002.

Enclin à la rêverie dans ce décor aux relents apocalyptiques, Santos fait la découverte d'un nouveau-né dans un couffin d'osier, comme abandonné par la mer. Hasard ou cadeau du Ciel pour cet homme en manque de paternité ? L'apparition de ce nourrisson revêt en tout cas des allures providentielles à ses yeux : les nombreux pèlerinages effectués avec sa compagne Lucía en quête de fertilité s'étant avérés stériles, leur désir d'enfant restait jusqu'ici frustré. Tenté de voir dans l'apparition de ce chérubin l'issue de leur chemin de croix, Santos tarde à le restituer aux autorités pour se voir, en bout de course, accusé de rapt.

*L'ombre d'une racine* narre le déroulement de cette journée, entrelardé du récit-fleuve que, deux bonnes années plus tard, alors détenu et en attente de son jugement, Santos livre à son avocat, Maître Del Bosque Espinazo. L'anti-héros, reprenant son histoire intime à ses sources, y relate de façon tragico-mique son enfance émaillée de dysfonctionnements familiaux, l'engloutissement de son village natal et l'itinérance initiatique aux accents picaresques qui s'est ensuivie, laquelle mène le lecteur non seulement en Espagne, mais aussi en Équateur ou en Argentine, au travers de rencontres mémorables, d'épîtres familiales et de récits enchâssés.

Avec l'adresse, la malice et la finesse d'un arlequin funambule, François Degrande bouleverse les certitudes de son lecteur et nargue d'une impertinente pertinence celles de

ses personnages, instillant le doute perpétuel pour nous confronter à la salvatrice quête de vérité qu'il permet. Empreint, tantôt d'une ironie pleine de verve et d'humour, tantôt d'un regard poétique contemplatif et philosophique, *L'ombre d'une racine* questionne notre rapport au temps, à la nature, à la famille, aux croyances et convictions de tout bord. À cette fin, le roman nous convie à un voyage narratif multiforme : dans l'espace des décors galiciens et sud-américains déjà évoqués ; dans le temps et l'Histoire, celle de destins individuels, de déboires familiaux et, par ce truchement, celle de problématiques collectives et d'interrogations universelles ; dans l'imaginaire et l'onirique, par le biais du flux de conscience de son héros ; dans la littérature du siècle d'or espagnol, enfin, avec laquelle il offre un dialogue ludique. Ainsi se rappellera-t-on du prologue de *Don Quichotte*, où Cervantès se qualifiait de « père adoptif » de son roman, dont il accouchait – à l'instar de Santos – depuis une prison. « Personnellement, j'aime relier l'actualité avec Cervantès chaque fois que le monde se prend une claque » : cette phrase de Santos, incarne la savoureuse symbiose que crée François Degrande entre l'évasion par un imaginaire littéraire aux racines culturelles fortes et le dévoilement simultané que cette évasion permet de réalités percutantes et tangibles.

Ce jeu intertextuel de l'érudit – François Degrande est docteur en lettres, spécialisé en littérature hispano-américaine – fait écho au jeu langagier, polysémique du poète et du chanteur-compositeur qui convoque des images fortes et parlantes, suscitant tour à tour ravissement, rire, mais aussi réflexion : derrière son apparente légèreté, le jeu n'est jamais tout à fait gratuit.

Avec suspense et surprises à la clé, l'intrigue rondement menée de *L'ombre d'une racine* désarçonne le lecteur de façon jouissive tant par la forme que le contenu. Ceux-ci génèrent

## LECTURES

---

d'ailleurs autant de plaisir à la découverte qu'à la relecture !

**Florent NOIRFALISE**

***Docteur en Langues et Lettres***

*(U. Antwerpen)*



**Patrick DEVAUX, *Statues ombellifères*. Poésies.  
Illustrations de Catherine BERAEL. Mont-Saint-Guibert :  
éd. Le Coudrier, 2024.**

Quoi de mieux quand la disposition des vers relaie le sens à leur donner : ainsi, voilà des poèmes colonnes (tout en verticalité) pour honorer les sculptures et statues, muettes dans leur beauté, si prégnantes, si fragiles, à l'heure où des barbares assassinent leurs contours.

Le poète, ici aidé des beaux dessins de Catherine Berael (une belle vue des forums, entre autres), rend un hommage léger (par l'écriture fluide) à un art, veiné de marbre et de lumière, « à l'abri des flammes », symbole sans doute d'une éternité revendiquée. « Froides paupières » que les mots caressent, au-delà des « temps révolus ».

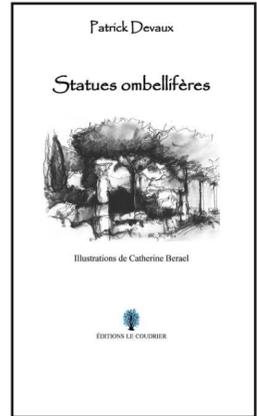
Ces statues, dignes des ombelles, ont traversé les époques, ont fait rêver les spectateurs, « colonnes blanches/ que/ les années / figèrent », qui interpellent ainsi le passant pour peu qu'il soit poète dans l'âme.

Les figures ainsi gravées dans la pierre acquièrent la beauté de ceux « qui s'aimèrent », mains et gestes figés sous la « nuit/ ombellifère ».

L'écriture aussi apporte à l'ensemble son aura de légèreté et de bienveillance, comme s'il fallait donner vie à l'inerte.

Le livre se referme, pensif, sur « l'éternelle gisante ».

**Philippe LEUCKX**



### Gaëtan FAUCER, *Tu es Pierre*. Théâtre. Bruxelles : éd. Lamiroy, 2024.

Fidèle à son éditeur Lamiroy, Faucer y publie en ce début d'année une pochade théâtrale à quatre personnages.

Le *Pierre* du titre est convoqué sans jamais apparaître sur scène. Il en va de même de la mère d'un des deux personnages, Maxime.

Maxime et Gustave ont été amants et Pierre l'a été des deux.

Toute la scène, une conversation serrée entre les deux protagonistes, ressemble à un interrogatoire déguisé où l'argent, l'amour, Rimbaud et son *Dormeur*, contribuent aux thèmes et réflexions de cette pièce à un seul acte.

Sarcasme, jalousie, aveu, mensonge tissent la matière de cette petite œuvre assez cruelle sur nos agissements.

C'est tout à la fois aigre, léger, primesautier et la quatrième de couverture nous apprend que cette pièce date d'il y a vingt ans.

Elle n'a pris aucune ride et atteste déjà du talent certain de l'auteur, dramaturge et conférencier.

**Philippe LEUCKX**



### Gaëtan FAUCER, *Scandaleusement intime Anaïs Nin*. Essai. Bruxelles : éd. Lamiroy, coll. L'Article n° 34, 2023.

Gaëtan Faucer a déjà présenté des destins chez Lamiroy : Molière, Guitry.

Le voici qui se met, dans cet article, à la place de la « scandaleuse » diariste Anaïs NIN !

Pour retracer ce « destin » hors norme, l'auteur suit quelques épithètes : « amante », « amoureuse », « libre ».

L'écrivaine fut, il est vrai, comme tant d'autres femmes (Olympe de Gouges, Madame de Staël, Colette), à la pointe du combat pour les droits d'une femme à être elle-même, libre d'entraves et de chaînes.

Dans une langue souple, fluide, osée, l'écrivain d'aujourd'hui n'a aucune peine à se glisser dans les habits d'Anaïs : sa franchise, sa soif d'être aimée et d'aimer, sa beauté, sa profonde liberté.

Celle qui fut honnie, conspuée, a, grâce à son *Journal*, fait taire les ingrats, les hommes jaloux de sa liberté d'écrire, les malfaisants de toute espèce.

Le *Journal* reste, comme un défi aux paresseuses mentales, aux mentalités archaïques.

En peu de pages, c'est une figure qui jaillit de la prose.

Du beau travail !



**Philippe LEUCKX**

### **Pierre-Jean FOULON, *// y a*. Poésies. Photographie d'Olivier Cornil. Liège : Studio de graphisme NN Studio, 2024.**

L'anaphore *// y a* guide l'écriture de trente-neuf poèmes sur autant de feuillets libres, pliés en accordéons.

Scrutant sa vie quotidienne et autres objets courants, le poète de Thuin imagine dans de brefs poèmes un ailleurs qui puisse apporter quelque chose d'« incongru », de fantastique, à un « socle » bien réel.

Il passe ainsi en revue table, salle, fenêtre et comptoir, fouine « dans l'angle des murs », « dans les plates-bandes du jardin », créant ainsi une autre couche de réel, à force de métaphores « fugaces météores », de plis, de replis au cœur des « naufrages » existentiels.

L'ensemble des textes creusent la banalité pour lui faire signifier autre chose.

L'essentiel étant de saisir « de rares pointes de lumière », une « échelle de secours » dans l'objective appréhension d'un monde qu'on croit connaître et qui fait surgir soudain nombre d'obscurités, d'infinies présences.

Un texte qui va loin dans l'approche des « sensations de soi ».

**Philippe Leuckx**



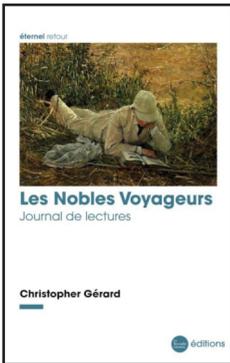
### **Christopher GÉRARD, *Les nobles voyageurs.* Chroniques. Paris : éd. La Nouvelle Librairie, 2024.**

Christopher Gérard a tout lu, tout retenu, et il nous distille le miel de sa provende dans une savante somme de notes de lectures qui nous ouvrent les esprits sur des célébrités inconnues du grand public, ainsi que d'un certain nombre de lettrés de la plus estimable espèce : Jean-Claude Albert-Weil, Jacques d'Arribehaude, Luc-Olivier d'Alange, Asensio... Ce qui prouve sa vaste connaissance d'un monde des lettres divers, profus, voire sous-terrain, et nous fait souvenir des Solitaires de Port-Royal, qui affirmaient que les plus grands personnages sont ceux dont on ne connaîtra jamais les noms. Ils avaient érigé une statue aux Grands Inconnus.

À leur exemple, Christopher Gérard dédie ce très gros volume d'évocations, d'hommages, d'aperçus et de révélations d'écrivains, aux auteurs qui constituent le gros de l'Armée des fantassins des Lettres, connus de quelques « happy few », mais sans lesquels il n'y aurait pas de vie littéraire.

C'est à Pol Vandromme et Pierre-Guillaume De Roux que ce mémorial est nommément dédié. Ceux-ci, en revanche, ne sont pas des inconnus de l'établissement littéraire. Pierre-Guillaume De Roux est l'éditeur courageux d'œuvres d'autant plus parfaites qu'elles sont d'autant plus libres, et Pol Vandromme, un prince de la critique littéraire de l'après-guerre. Il était de ceux qui croyaient fortement que la critique constitue le genre littéraire où peut s'exercer à fond le génie créatif. Il prêchait d'exemple. Ses textes étaient un véritable poème en prose, tant par l'envolée, la richesse verbale, la puissance d'analyse qui allait droit au but et toujours colorée, que par un enthousiasme qui rappelait par certains côtés le lyrisme de banderole d'un Jules Michelet. Rapprochement qui l'amusait mais qu'il ne contestait point.

Christopher Gérard s'est frotté à l'auteur d'*Une famille d'écrivains*, et en a gardé ce qui nourrit son propre génie, une exactitude d'information dans un commentaire personnel et original, l'amour de l'exigence, et la volonté de ne pas se laisser leurrer. Il serait près de dire, comme Benjamin Constant, que « presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi », ce qui lui tenait lieu d'armure contre l'ingratitude.



Christopher Gérard clame haut et fort sa religion de la littérature. Pour lui, la littérature n'est pas ce repliement idolâtre sur soi-même, que certains prétendent, un autogobisme vireux, mais le monde réel qu'il vit comme un prêtre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il se veut écrivain à plein temps. À jet continu. Et quand il n'écrit pas, il lit, et sa passion de lire s'égale à sa passion d'écrire. Il vit dans l'excès de sa passion, il est un de ces athlètes de la page

blanche qui considèrent le surmenage comme une hygiène des forts. En cela, il ressemble à son maître, Pol Vandromme, qui, à la veille de sa mort, demandait à l'infirmière de lui fournir du papier et de quoi écrire, afin qu'il terminât les dernières chroniques qui paraîtraient quand il ne serait plus. Travailler jusqu'à l'extrême minute, c'est passer de la vie à trépas dans l'exaltation du devoir accompli et sans presque s'apercevoir de son changement d'état.

« Mon idéal littéraire, écrit Christopher Gérard, la littérature comme un sacerdoce. L'écriture comme théurgie, comme exaltation de la beauté du monde visible et invisible. L'écriture doit consister à chanter les fiançailles et les noces plutôt que les divorces, l'Amour qui tout étreint plutôt que la Discorde aux noires prunelles : l'art comme digue dressée face au déclin, aux forces de dérégulation et de la mort. »

Et davantage encore :

« La fonction de l'artiste est de se mettre à l'écoute des Puissances pour une plus grande connaissance de soi, des Dieux et du monde [...] La fonction de l'artiste est bien d'ordre sacerdotal : tout poète ne peut être que théurgie. »

L'auteur a fréquenté non pas tant les plus grands écrivains que les plus représentatifs d'un certain esprit français, Stendhal, Paul Morand, Jacqueline de Romilly, Jean Fortan, Ernst Jünger ; cependant il ne néglige point les auteurs belges, auxquels il donne une place de coup de cœur : Jean-Baptiste Baronian : « un affamé à l'appétit universel », Jacques Frank : « une légende vivante de la vie culturelle belge », Corinne Hoex qui « écrit comme on sabre avec une rage froide et ce qu'il faut de saine jubilation », Jean-Loup Seban, « ce théologien est un sybarite, qui ne dédaigne ni les vins de Bourgogne ni un pâté de héron, qui a lu Sénèque et Pyrrhon », Frédéric Saenen qui « pérégrine à travers les livres tel un moine claquemuré dans sa cellule », Jacques De Decker, « homme délicieux, amateur de whisky irlandais et mélomane averti... »

\*

Concluons. Voici un livre important que l'on ne lit pas d'une seule traite, mais par des allers et retours, des haltes où l'on savoure tel mot, telle réflexion, telle formule. *Les Nobles Voyageurs* ne sont pas seulement un livre de références. C'est une Bible. Et Christopher Gérard en est le Bénédictin.

**Marcel DETIÈGE**

### Tatiana GERKENS, *Sorcière*. Poésies. Bruxelles : éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°41, 2024.

La « sorcière » du titre est tout à la fois l'enfant brisé, mutilé, la femme possédée, meurtrie, la victime d'une domination vieille comme le monde.

Mais quelle âpreté pour dire tout cela en trente-huit poèmes intenses, durs, vrais, justes !

Et quel goût de la défense des faibles, de l'innocence !

Il y a du Louis-Combet dans cette écriture terrible, cette force du texte comme « Blesse ronce noire » ; cette incision constante des corps. Et cependant, il y a la beauté et la lumière des mots, « lumière [qui] se niche/ dans des gestes qui ne pèsent sur rien » (p.11).

Les images pour être nues, crues, disent assez la blessure, « le sang qui coule » (p.13).

La poète maîtrise et le vers et la strophe, elle fait ressentir « le petit cri / de l'animal / qu'on égorge en caressant son âme ».

Remarquable sensualité qui se lit dans le « toucher », «la morsure».

La densité des mots, leur force (« une douleur / proche de la joie ») écorchent le lecteur, qui ressent que «l'homme / violente la grâce».

La poète se souvient de tout, des bûchers, des «battements d'ailes», des « entraves de sa mue ».

Le texte, par sa puissance, élève la sorcière au rang de la beauté bafouée.

Un grand poème sur la femme « qui remet au monde ».

**Philippe LEUCKX**



**Pierre GUÉRANDE, *Rendez-nous les étés de notre âme*, suivi de : *Escales bretonnes*. Poésies. Paris : éd. du Panthéon, 2024.**

Pierre Guérande nous propose une de ces plaquettes que nous affectionnons : un écrin où il a déposé des brillants aux reflets chatoyants.

Comme tout un chacun, le poète déplore le temps qui passe, et qui, pourtant, ne passe pas. Ainsi que la flèche de Zénon, qui vole et ne vole pas... Hélas, « on ne peut qu'embrasser ce que l'on ne peut éviter », a dit un saint homme... Aussi bien, cette nostalgie n'entame point l'acuité des qualités du poète, observateur de la physiologie de ses contemporains.

« La danse échevelée / de la fille allumeuse d'âme / avec ce garçon d'outre-mer / semillant d'arrogance ailée / Eh bien cette danse / la voit-on sexe et rebelle / parmi les tourbillons de gaze / et les élancements de feu ? »

Et ceci : « Les garçons guignent la vêtue / vaporeuse des filles du bourg / chantournée comme le langage / des clairs sous-entendus fripons. »

Et plus loin !

« Franges furtives de l'Eden / heureuse extase polissonne / qu'on garde vive en bandoulière / d'une mémoire consentante ».

Mais c'est dans les *Escales bretonnes* que donne à plein son talent d'une poésie narrative.

Cette seconde partie nous donne l'occasion d'apprécier des textes (*Le Bois des Trépassés*, *Nativité bretonne*, *Ouessant*), qui ne sont rien de moins que de charmants bibelots d'art.

Voici comment il décrit la cathédrale Saint-Corentin-Quimper :

« L'espace parfait de deux tours accordées / la

gothique élégance d'un cri lancéolé / pure ascèse penchée sur les splendeurs florales / sous la muraille grise en contre-chant des braises / forgées de vitrail mauve et de ciel absolu ».

Ne dirait-on pas une description tirée des meilleures pages de *Notre-Dame de Paris*, toutes choses étant égales d'ailleurs? Enfin, *Trois proses pour la route* forment le point d'orgue de ce petit ouvrage d'un « intimisme sensuel ».

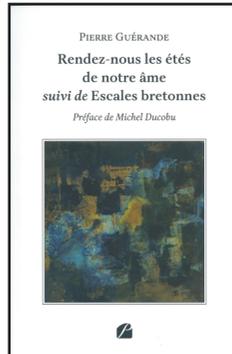
Et ce sont réflexions sur l'étrange *humanité des campagnes*, *Peindre un visage*, *Les mots de la musique*.

Cette plaquette, si abondante en tableaux poétiques, est précédée d'une splendide préface par Michel Ducobu, dont on sait la grande autorité, en ce domaine, et la perspicuité de style.

L'auteur a dédié ce petit livre à sa « lectrice chérie », dont on présume qu'elle n'est autre que son épouse. C'est très bien. On ne parle jamais assez des femmes d'écrivains.

Seraient-elles, comme les femmes de médecins, des femmes de chagrins ?

**Marcel DETIÈGE**



**Corinne HOEX, *Les Reines du bal*. Roman. Paris : éd. Grasset, coll. « Le Courage », 2024.**

La valse des reinettes.

Chacune a sa petite fierté et on ne la leur fait pas, à elles, plus à leur âge : ce sont *les Reines du bal* de Corinne Hoex (Grasset), notre toujours radieuse académicienne. Merveilleux roman en trente petites scènes de chambre – car cela se passe aux Pâquerettes, résidence pour personnes âgées, en compagnie de mesdames Prunier, Spinette, Simonart, Pincemin, Serein, Coppens ou Chapelier...

Un roman ciselé, de haute élégance et de tant d'esprit : au fond, de haute vitalité coquine !

Certes, il y a l'exil de ces vieilles dames dans ce lieu soustrait à l'humanité ordinaire ou active ; certes, il y les petites méchancetés qui valsent et le persiflage acide de ces braves personnes entre elles. Mais ce qui touche et en même temps amuse – et parfois tellement fort ! – c'est chacune aux prises étonnées avec ce corps qu'elles ne reconnaissent parfois plus, puisque l'âge que l'on se sent n'est plus nécessairement celui de ses artères. Or elles n'ont pas renoncé, certes, à vivre les plaisirs de l'anatomie... Ah, chère madame Spinette, la bien-nommée... Un régal d'implicite, de sous-entendus, de second degré. Puis il y a les souvenirs aussi, « frétilants » et « fougueux », « pas du tout convenables », ces souvenirs « en pleine forme » autour de soi, que le corps comme l'esprit ne saurait se résoudre à oblitérer. Alors oui, on rit beaucoup – j'ai ri beaucoup : l'intégration des migrants, les escargots, les marches, l'oraison et la discipline...

Et puis la logique, disons, parallèle de ces vieilles dames (non, pas de messieurs dans ces chambres, ils ont tous déjà été enterrés : du moins ils ne manquent pas de se rappeler à leurs bons souvenirs), en contraste évidemment avec celle des

## LECTURES

---

services et soins prodigués. « Déconnectées », dit-on à ces bonnes dames, c'est-à-dire fêlées (à la mesure des crevasses de leurs rides), pour ne pas dire folles... Le contraste entre ces deux logiques est naturellement très drôle également.

Ah, ces modestes petites fleurs que sont les pâquerettes : ne sont-elles pas, par-delà la mort, promesse et annonce de résurrection ? D'ailleurs, comme madame Serein, lorsqu'on est en réalité Sœur Marguerite-Marie Alacoque, béatifiée et dûment canonisée, n'est-on pas très vivante pour toujours auprès de Jésus ?

**Éric BRUCHER**



Ce n'est pas parce qu'on a  
un pied dans la tombe  
qu'on doit se laisser marcher  
sur l'autre.

*la couronne*  
GRASSET

**Jack KEGUENNE, *Au grand jour*. Poésies. Dessins d'Alexandre Hollan. Bruxelles : éd. La Pierre d'Alun, coll. La Petite Pierre, 2024.**

Rehaussés du travail graphique d'Alexandre Hollan (arbres, feuillages, topographies abstraites), les poèmes de Jack Keguenne visent à faire surgir de la nuit les qualités du « grand jour ». Le titre à comprendre comme un apologue d'une découverte de soi (mise au jour, au grand jour) en page 56 vaut aussi comme éclaircissement d'un monde souvent voué aux interrogations « à résoudre », aux égarements de tous ordres, au « tragique des saisons traversées ».

Les métaphores hardies (*amertume d'un battement/ débat d'espégleries anciennes/ indolence d'aplomb etc.*), le découpage des poèmes en strophes qui cueillent les faisceaux d'une analyse : tout concourt à donner de la réalité une approche d'« élégance sauvage ».

Chaque poème offre ainsi d'entrer « au grand jour » dans la réalité, en la décomposant, en permettant au lecteur d'assumer un « monde », « sous ciel ouvert ».

Cette liberté grande relève d'une stylistique maîtrisée « dans les rudiments intimes », comme un défi « à l'éternité ».

Ces poèmes, souvent guidés par des infinitifs (symboles d'une tension à faire, à écrire, à transmettre) comme « redire », « vivre », « perpétuer », « surveiller », n'épuisent pas une matière thématique dense et plurielle.

La beauté du carnet à spirales va au-delà : saisir, grâce au poème, une vertu de vivre, une « figure des rêves ».

**Philippe LEUCKX**



### **Béatrice Libert, *Visages de la grâce*. Poésies. Strasbourg : éd. Les Lieux Dits, coll.« Jour & Nuit », 2024.**

L'anaphore « Le poème » régit l'écriture de ces très brefs textes qui, sur le thème de la création, offrent la « grâce » de la fluidité, la personnification du geste créateur entre assurance et doute.

Tournant autour du mot, la poète essaie de cerner l'originalité, à la fois réservoir de « mânes », exorcisme des « peurs », « lave » semée pour aller de « guingois » dans le pétrin / De l'invisible ».

Ressassant définitions et tentatives d'appréhension (dans les deux sens du terme), elle nous donne en fait un miroir d'elle-même, jouant des métaphores (« Le poème / est un nomade »), favorisant tous les « visages » que le poème arbore.

Le poème est « parole », « souffle », « il recoud / nos phrases déchirées ».

*Le poème*

*Le plus beau*

*Tu ne l'écris jamais*

*Il implose en toi*

*Sa beauté*

*Te foudroie*

(p.104)

« Seuil », avide d'espace, le poème est « amant », « enfant » et « compagnon de cordée ».

Par ce livre, qui ne craint pas de répéter le geste, entre définition et recherche, l'auteure souligne ainsi sa quête perpétuelle du verbe.

On devine assez que l'écriture est l'œuvre et la ressource d'une vie, et le poème un solide bastion, toujours là, « au moindre souffle » et toujours près de « marcher jusqu'à vous ».

Le poème « parle toutes les langues », bien sûr.

L'inventive litanie que l'auteure se donne réjouit l'esprit, honore le poème et ouvre de larges perspectives. Ne doit-on pas sans cesse se pencher sur ce simple mot « poème » pour le faire dégorger toutes ses potentialités ?

**Philippe LEUCKX**



**Jean LOUBRY, *Et là le lieu plus loin que là. Poésies.* Dessin de couverture de Claude DONNAY. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2024.**

Un merveilleux petit livre de poèmes sur l'enfance, le village, devenus inatteignables sans doute à l'adulte qui les regrette, mais par le biais de poèmes aux vers très brefs qui donnent donc à la prosodie un rythme enchanteur, quoiqu'il y ait là des brisures, des questionnements. Où est donc ce là-bas que la quête pourchasse ? Où sont-ils ceux de là ? Partis pour toujours ? Mais il y a, et le poète nous en donne une langue savoureuse, très personnelle, le VERBE. Sauve-t-il de tout ?

Ce petit livre est exemplaire à plus d'un titre : sa musique, par rebonds de vers, de strophes en strophes, par les échos d'une écholalie qui allège merveilleusement ce trajet vers les terroirs de l'enfance :

*Alors plus dire  
seulement  
laisser se remuer  
les choses  
et faire boue  
ou ciel  
avec ce qui remonte  
(p.29)*

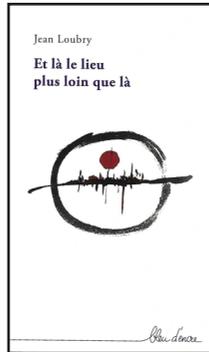
*Ici pourtant  
que la tendresse  
commença  
jeux là-bas  
au milieu des terrasses  
(p.18)*

## LECTURES

---

Le poète, pris entre l'ici et là-bas, honore la littérature dans ce qu'elle a de plus universel. Le temps a prise et l'écriture, parfois, sert à piocher l'essentiel dans ce qu'elle peut découvrir.

**Philippe LEUCKX**



**Anne MONTARIOL, *Peau d'âme*. Poésies. Préface  
d'Evelyne WILWERTH. Paris : éd. Baudelaire, 2021.**

Un premier recueil qui résonne lyriquement de ferveurs diverses : l'amour, les rencontres, la défense des femmes, les accroc de la vie. C'est écrit simplement, avec les mots du cœur, « accueillir ton vrai visage », pour explorer la vie, faire de l'âme une « peau ».

On sent l'auteure sensible à la vie, aux départs déchirants, en quête de délivrances.

« Ta voix coule claire » semble afficher la qualité d'une écriture qui se cherche encore, entre confidences, expression de soi, accueil des autres et inconnu à inventorier.

**Philippe LEUCKX**



**Isabelle MOREELS et Renata BIZEK-TATARA (dir.), *Du fantastique à ses subversions dans la littérature belge francophone*. Essai. Bruxelles & Cáceres : éd. Peter Lang & Universidad de Extremadura, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies/Europe, vol. 57, 2022.**

Dans les années soixante, en philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles, le cours de littérature belge était un cours à option. Il faut saluer, outre le centre à Bologne (Italie) animé par Anna Soncini, l'Universidad de Extremadura, à Cáceres, où existe un département aussi pionnier très actif ouvert à la production littéraire de Belgique. Cet intérêt exceptionnel s'est notamment manifesté par l'organisation d'un colloque international, en avril 2021, sous la direction du professeur Isabelle Moreels en collaboration avec sa collègue polonaise de Lublin, Renata Bizek-Tatara. S'en est suivi, après l'invitation d'autres chercheurs/chercheuses spécialis(e)s, la publication d'un ouvrage collectif.

Le thème choisi, le fantastique, permet de découvrir un large champ du paysage littéraire belge.

Ce topos prend peut-être racine dans les tableaux boschiens de Breughel, comme *La Chute des Anges rebelles*, et aussi dans le livre qui a fondé la littérature de ce pays, *La Légende de Thyl Ulenspiegel* (1867)<sup>1</sup>, particulièrement au chapitre où le héros connaît une étrange initiation avec sa compagne Nele dans une atmosphère traversée d'êtres fantasques venus comme d'un autre monde.

Mais l'écrivain du XIXe siècle, ami de Félicien Rops, comme le peintre bruxellois du XVe siècle sont aussi des maîtres d'humour. Ulenspiegel a donné l'adjectif « espigle ».

Les auteurs littéraires ensuite sont restés souvent fidèles à ces figures majeures de la culture de nos provinces. Ils y ont puisé leur inspiration et en ont décliné les possibilités en des

1. DE COSTER, Charles. 2017. *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* (édition définitive établie et présentée par Jean-Marie Klinkenberg). Bruxelles, Espace Nord (Les Impressions nouvelles).

œuvres les plus diverses. Sans Charles De Coster, il n'y a pas de Ghelderode, dont Éric Lysøe traite du sarcasme dans le volume qui nous occupe. *La Ballade du Grand Macabre* s'apparente au carnaval breughelien, aussi bien que la *Légende*. Dans le fantastique de Gaston Compère, qui pousse cette tendance à la limite, une ironie distanciée masque l'angoisse existentielle, note avec acuité Marc Lits, éditeur d'un numéro de *Textyles* sur les écrivains d'un certain surnaturel. *In Dracula Memoriam* est même, selon Jacques Finné (Zürich), un feu d'artifice burlesque. Les vampires belges, pour ce spécialiste de la démonologie ainsi que pour Jean Marigny, se déclinent selon la formule « Je t'aime, moi non plus... » L'humour dans le fantastique postmoderne des nouvelles de Bernard Quiriny est de même une évidence qui s'impose aux yeux d'Inmaculada Illanes Ortega (Séville) et d'Andrei



Lazar (Roumanie). Ils sont nombreux — comme Marcel Mariën du groupe surréaliste belge, dans *Les Fantômes du château de cartes* — à pratiquer la subversion sur une note humoristique, comme le souligne, toujours sensible à l'insolite et au merveilleux, Aleksandra Komandera (Pologne). Après la Seconde Guerre mondiale, Laurence Boudart, directrice des Archives et Musée de la littérature (Belgique), met en lumière un roman postapocalyptique à l'imaginaire grinçant, comme chez Jacqueline Harpman, qui, après la catastrophe de la Shoah, se montre capable d'autodérision par résilience.

Quand André Delvaux a vu le monstre Nosferatu de Murnau déambuler dans le décor naturel de Brême, il s'est dit qu'il y avait des villes pareilles en Belgique où filmer. Mais il n'a jamais tourné un Jean Ray, dont il admirait *Malpertuis* avec ses monstres, si divins soient-ils, car son penchant était de suggérer nos démons intérieurs, dans une esthétique qui exprimerait plutôt l'inquiétante étrangeté (*das Unheimliche*),

inspirée de Freud. Il rejoignait ainsi la mouvance du réalisme magique, du fantastique rentré, tout en litote.

Outre les chapitres qui offrent des monographies approfondies sur un fantastiqueur particulier, le présent volume, qui constitue presque une encyclopédie du genre envisagé, est riche d'études transversales, qui, en dévidant tout autant le fil rouge tressé de fantastique et d'un rire plus ou moins sardonique, finissent par brosser un large tableau d'un ensemble significatif des lettres francophones belges. L'étude modèle de Marc Quaghebeur (Belgique) est à cet égard une somme, un vibrant hommage aux écrivains, ses confrères.

Isabelle Moreels avait défriché le terrain en consacrant sa thèse de doctorat puis un essai à Jean Muno, sous le titre évocateur *La subversion souriante de l'ironie*<sup>2</sup>. Et elle a permis aux chercheurs/chercheuses – comme encore Catherine Gravet (Belgique), Fernando Funari (Italie), Estrella de la Torre Giménez (Cadix), Vincent Radermecker (Belgique), Renata Bizek-Tatara (Pologne), qui enrichissent le volume de leurs analyses – et à l'écrivaine Florence Richter (Belgique), de creuser le filon au point que la vision qu'elle avait d'un écrivain en particulier a pu être généralisée, certes avec les nuances et spécificités qui s'imposent, à un fonds important de la littérature Outre-Quévrain. « L'école belge de l'étrange » (comme la nomme Jean-Baptiste Baronian) et ses transgresseurs de codes méritaient un tel livre qui en reflète le rayonnement international. Puissent les autres Francophonies bénéficier d'un ouvrage qui les honore avec autant de cœur et d'esprit.

2. MOREELS, Isabelle. 2015. *Jean Muno. La subversion souriante de l'ironie*. Bruxelles, P.I.E. Peter Lang (Documents pour l'Histoire des Francophonies/ Europe, vol. 38).

**Adolphe NYSENHOLC**

Université Libre de Bruxelles (Belgique)

Publié avec l'aimable autorisation des *Anales de Filologia Francesa*.

**Grégoire POLET, *PAX*. Roman. Paris : éd. Gallimard, 2024.**

***PAX* de Grégoire POLET. Le roman total d'un des écrivains les plus stimulants de la littérature francophone contemporaine.**

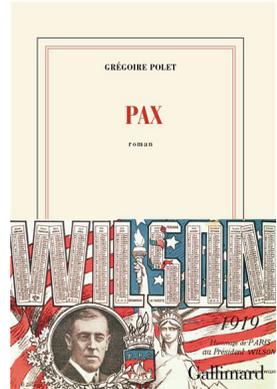
Grégoire Polet fut remarqué et publié par les éditions Gallimard dès son premier roman *Madrid ne dort pas* (2005). Il avait vingt-sept ans. Depuis cette date, il ne cesse de surprendre, d'enchanter, d'hypnotiser le public et la critique. En témoigne la série impressionnante de prix littéraires saluant l'originalité et l'invention sans cesse renouvelée de l'auteur de *Leurs vies éclatantes* (Prix Fénéon, 2007), *Chucho* (Prix Sander Pierron de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, 2009), *Barcelona* (Prix Amerigo Vespucci, 2015).

Raconteur d'histoires, il est aussi un explorateur de l'Histoire dont il est un infatigable narrateur. On se souviendra de sa participation en 2014 au recueil *Armistice* (Gallimard, 2018), mais aussi des deux recueils consacrés à la Belgique (*Petit éloge de la Belgique*, Folio 2022 et *Belgiques* dans la collection éponyme paru la même année) ainsi qu'un collectif, *La bataille du rail* (Éd. Don Quichotte, 2018). C'est dans ces ouvrages qu'il faut chercher la genèse de la singularité dans le récit de l'Histoire tel que Polet le pratique. L'écrivain est aussi le réalisateur de deux documentaires de création, l'un consacré au Traité de Rome, l'autre aux *Misérables* de Victor Hugo. Les documentaires, le montage d'archives, l'entrelacement d'images du réel et de fiction nourrissent à n'en pas douter l'allégresse de son écriture.

S'il fallait en une ligne décrire le dernier roman de Grégoire Polet, il suffirait d'indiquer la date centrale autour de laquelle s'articule le récit : 1919. Et d'y ajouter : année de la signature du Traité de Versailles le 28 juin.

Le romancier d'emblée se libère de toutes les contraintes, que pourrait s'imposer un historien, un dramaturge, un documentariste ou même un romancier, pour : « traiter la matière historique comme du souvenir personnel, vivant, où tout est intimement lié, tressé, aussi éloignés que les événements ou les personnages puissent paraître... » , nous dit l'écrivain avec malice. Malgré cette apparente désinvolture, le roman ouvre des chemins dont la cartographie apparaît une fois le livre achevé. Polet annonce la couleur : « Tout dans le livre que l'on va lire est soigneusement historique. La seule chose qu'on ait ôtée, peut-être, c'est la mort et l'irréversible temps linéaire. »

Au fil de quinze « Chants » qui partagent le roman en autant d'étapes, – en autant de « petits trajets électriques dans le cerveau du temps » pour reprendre la belle expression de l'auteur –, le lecteur littéralement hypnotisé par le « tressage de vies » auquel il se livre, accompagne le narrateur passe-murailles dans ses rencontres avec d'aussi improbables interlocuteurs que Goya et Victor Hugo, Marcel Proust (vertigineusement comparé à



Eddy Merckx) et Gaston Gallimard, Da Ponte et Mozart... Bien sûr, l'exercice de haute voltige littéraire revient régulièrement au déroulement de l'Histoire et en particulier de celle qui donne son titre au récit, la Pax, qui se traite à Paris un an après l'armistice de la Grande Guerre. On y retrouve les protagonistes venus du monde entier (sauf d'Allemagne bien sûr) : Wilson, Clémenceau, Lou... L'occasion est donnée à l'écrivain belge d'évoquer quelques (illustres ou non) compatriotes : Paul Hymans, représentant la Belgique à la table des négociations du Traité de paix, les frères Thiry (dont la participation à l'expédition des autocanons mitrailleuses avait

déjà été évoquée dans *Armistices* et *Petit éloge de la Belgique*), la chanteuse Berthe Bovy, l'architecte Van de Velde (avec Zweig au Coq), le grand-père du romancier, Hergé... Tout est permis ici, mais au bout du compte rien n'est gratuit. Le narrateur – sans cesse interrompu dans l'écriture du roman par ses enfants ! – semble tirer les fils du récit au hasard de la pelote inextricable de l'histoire dont il a choisi de ne dire que ce qui survient au moment de l'écriture, « pour fondre l'objectivité du temps historique dans la subjectivité du poète... ».

En choisissant un point de vue démultiplié, l'auteur bâtit une cohérence inattendue, celle-la même du chaos créé par les événements, surgissant de partout, de l'espace et du temps. Ils ont constitué cet instant de la *PAX* à partir d'une infinité de passés et ont provoqué une infinité de possibles pour l'avenir. Quel autre point de vue adopter pour raconter cela si ce n'est celui d'une liberté ébouriffante que se donne l'écrivain (« Nous ici depuis l'avenir »), tout est permis (« Et si ce ne fut pas ainsi, ce fut pareil »). Le narrateur est à la fois « bon génie », « esprit follet », « ombre furtive » et va là où la fantaisie (apparente) le pousse, jusque dans la bouche d'une cantatrice ou dans la chambre de Marcel (« Proust griffonne et relit parfois une phrase à haute voix, mes enfants vont de nouveau débouler et on ira attraper le bus scolaire »).

On pourrait à l'infini citer les anecdotes, les détails, auxquels s'attache la curiosité insatiable du narrateur, nourrie d'une recherche exceptionnelle dans les archives et de références historiques que le romancier a l'élégance d'escamoter, comme on enlève un échafaudage une fois l'ouvrage dévoilé au public.

L'essentiel ici est de lire à la fois un roman et le récit de son écriture ébouriffante, déployée depuis les plus profondes racines jusqu'aux branches les plus hautes. Et puis, et cela n'enlève rien à la cohérence de l'ensemble, chaque page nous

invite à tirer sur le fil pour aller, à notre tour, explorer les coulisses du Traité de Versailles, de la Société des Nations, de l'Union européenne et partager avec Grégoire Polet, cet «étrange sentiment de réconciliation». Il ajoute : « J'écrivais, j'écrivais et je voyais la ligne du temps se nouer comme une cocarde ou une rosace, comme on fait avec les rubans pour emballer les cadeaux. Je voyais les désastres de l'Histoire et la légèreté joyeuse des rubans de lettre. Et mon cœur d'enfant avait envie de dire que c'était cela finalement, cette rose, la paix. »

Voici un roman qui réinvente l'écriture romanesque, lui redonne avec la liberté absolue, la fantaisie grave nécessaire pour explorer autant la complexité des êtres que celle de l'Histoire. Miroir éclaté du réel, l'écriture de Polet ricoche sur chaque éclat et retire de chaque événement cette lumière qui nous aide à en prendre la mesure. En 2012, le regretté Jacques De Decker observait ce qui, de livre en livre, ne cessera de se confirmer : « [...] Grégoire Polet se plaît à tresser des récits composites, où différents fils narratifs s'entrelacent pour finir par proposer une sorte de fresque tourbillonnante dont l'allègre brio enivre la lecture. »

Avec *PAX*, Grégoire Polet nous donne un roman « total », organisme vivant, constitué comme une conscience humaine, du passé et de l'avenir, de l'espace et du temps, de la mémoire personnelle et de l'Histoire collective. En refermant le livre, vibrant encore du feu d'artifice de sa lecture, l'épigraphe de Proust qui ouvre l'ouvrage en éclaire la cohérence et nous en démontre la similitude avec la condition humaine, incarnée par le narrateur de *La Recherche* : « Situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir ? »

**Jean JAUNIAUX**

Nous avons rencontré Grégoire Polet et évoqué avec lui l'écriture de *PAX*. Son interview est accessible sur le site de « L'ivresse des livres » ( <http://edmondmorrel.be/> ) et sur la chaîne You Tube du site ( <https://www.youtube.com/user/jaunije/videos> )

### **Pierre SCHROVEN, *La merveille d'être là*. Poésies. Amay : éd. L'Arbre à Paroles, 2024.**

Pierre Schroven aime la vie. Il le dit. Il le clame.

*Je me plais en ce monde  
J'aime tout*

Il aime la vie malgré les famines, les guerres, les attentats ; nous serions tentés de dire qu'il l'aime parce que la vie est belle jusqu'en ses horreurs, comme l'épouse, dit-on, est pure, jusqu'en ses débordements dans le lit conjugal.

La vie est forte. Elle est plus forte que la mort. Elle nous donne le goût de vivre au-delà des raisons que nous aurions de la maudire. Elle est un miracle. Un miracle inutile «quotidiennement reproduit».

*Encore aujourd'hui  
le soleil luit  
Le jour recommence  
S'enroule et se déroule à l'infini  
Dans la mémoire des pierres  
Couve une beauté qui grandit dans les blés  
Et pèse son grain de folie  
Entre les pages de ma vie endormie.*

Pierre Schroven est un poète humaniste. Il donne envie de vivre. Il est de ces poètes vers lesquels la jeunesse se tourne volontiers pour les interroger sur leurs destinées, non parce que ces poètes sont les plus savants, mais les plus sensibles.

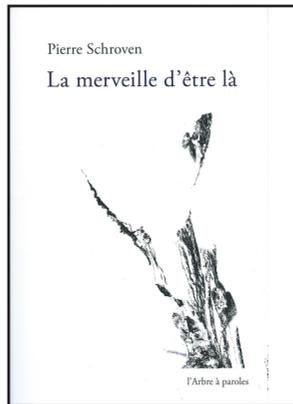
Ses poèmes en forme de strophes, bien remplies, nous apprennent la sagesse du poète. Après l'avoir lu, l'on en sait davantage. L'on sait que la vie doit être acceptée, comme un

## LECTURES

---

héritage, sans bénéfice d'inventaire. Avec ses bons et mauvais côtés. Et si le but de la vie, où l'on nous a jetés sans que nous sachions pourquoi et dont on nous expulse sans que nous en sachions davantage, avait pour but, pour seul but, d'atteindre à la simplicité d'être ? Le grand simple ?

**Marcel DETIÈGE**



**Monique THOMASSETTIE, *Un passé multiple*.  
Autobiographie. Couverture dessinée par l'auteure.  
Bruxelles : éd. , Monéveil, coll. Passage, 2024.**

Chez Monique Thomassettie, la mémoire sans cesse se nourrit d'elle-même, mais surtout de sa méthode d'écrire qui, par précision, bribes, puzzle, recoupements, journaux interposés, chronologie dérangée, propose au lecteur un «passé multiple», que la méthode, originale démultiplie à l'envi.

L'auteure, dès lors, annonce la couleur par des notes préliminaires, par des renvois en bas de page, qui authentifient la démarche.

Ainsi jaillissent de ces pages, aux teneurs et à la disposition diverses, des figures du passé familial.

Quelle émotion de lire, ainsi, les souvenirs liés aux parents (disparus à un âge canonique), grands-parents, sœur, oncles et tantes très nombreux (la mère de l'auteure en avait quatorze).

L'origine allemande de la mère coûta à la jeune enfant des sarcasmes mais la rêverie, les convictions solides et créatrices de l'enfant n'en eurent cure.

Dès le jeune âge, l'écriture, les lettres, le dessin accompagnèrent « chez les Sœurs » la jeune adolescente (pourtant marquée par un épisode d'attouchement).

La composition du livre – très libre – permet allègrement de sauter au-dessus de la chronologie pour entrer finement dans cette mémoire familiale.

Les souvenirs en eux-mêmes délivrent et offrent au lecteur comme un miroir des siens.

Un jour, sans doute, on reconnaîtra à l'auteure d'avoir composé ses textes (sans genre bien défini) avec une liberté qui lui permet de passer de l'ordinateur au passé, en puisant dans les notes, les ouvrages précédents, les souvenirs, les

## LECTURES

---

reflux du temps.

Voilà une œuvre qui, comme les précédentes, peut déranger par sa liberté de « confection ».

**Philippe LEUCKX**



### **Marie-Claire VERDURE, *À l'angle des ancolies sauvages*. Illustrations de Michel AUDOUARD. Poésies. Mont-Saint- Guibert : éd. Le Coudrier, 2024.**

Voilà quelqu'un qui n'écrit pas pour passer le temps ou conter fleurette, voilà une écriture décisive, qui s'impose par sa netteté, sa franchise et des images qui tranchent avec la douceur de certaines poésies.

Il est question ici, et assez souvent, d'errance, de vide, d'aveux à peine voilés de « disgrâce » et de « pourrissement », comme si le poème devait décliner l'âme souffrante en métaphores fortes et prenantes : « lumière effilochée », « envies asphyxiées », « l'ampleur dense du vide », « crânes de lumière » ou encore « impostures du cœur ».

Architecturé en quatre parties (Un brouillard d'oiseaux – Lagune des géographies interdites – À l'angle des ancolies sauvages – Au bord éteint des mots), le livre énonce une soif de lumière et de jardin dans un monde cabossé, de « trahisons avouées », une lumière qui ne soit

ni « indécente », ni « imposture », jardin qui puisse éloigner tout le désordre du monde, qui puisse détourner la mort.

Dans une langue dense (les poèmes sont brefs), la poète se dévoile avec une nudité courageuse, même s'il faut dire l'inavouable, s'il faut ramper « en marge du temps ».

Les thèmes explorent ce destin de femme, toujours debout, revendiquant fragilité, même au creux d'un voyage à Venise.

*Alors je me tisonne la langue  
pour la faire hurler (p.32)*

L'émotion toujours contenue gonfle ces poèmes d'une belle tension, ce qui s'appelle VIVRE.

**Philippe LEUCKX**



### Collectif<sup>1</sup>, *Une Vie de palais*. Nouvelles. Bruxelles : éd. de l'Académie royale de Langue et Littérature française, 2024.

Les académiciens s'amuse. Ils en ont le droit. Ils sont immortels nuncupativement. C'est-à-dire pour rire.

Cependant, ils ne rient guère dans leur beau palais.

Il arrive même qu'ils regrettent l'époque précaire où ils étaient de frêles commençants, friands d'applaudissements, et d'éloges. Le temps où l'on demandait s'ils avaient du talent et, s'ils en avaient, à combien ils tiraient. Ah c'était gênant, mais excitant ! Plaisirs futiles dont les académiciens se trouvent privés, attendu qu'on ne demande plus s'ils ont du talent, ni à combien ils tirent. Ils sont désormais arrivés.

– Où cela, demandait François Mauriac, à l'Académie, au cimetière ? »

Tant il y a, ils volent à présent, au-dessus de toute cette menuaille de librairie. Ils planent. Ils sont des dieux et des déesses. Des divinités épichthoniennes.

Yves Namur, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique, a voulu ouvrir largement la cage aux oiseaux, à ses bons confrères et bonnes consœurs. Et, dans le même temps, aérer le vénérable monument où ils siègent et qui fut, jadis, le palais du Prince d'Orange ; et où « gîtent » aujourd'hui des statues un peu bien poussiéreuses, des bustes un peu bien endormis, ainsi que des livres, des revues que personne ne consulte, et dont les pages n'ont peut-être pas été toutes coupées, mais qui risquent, sans un courant d'air, d'empuantir les prestigieux lambris dorés.

Yves Namur n'est pas n'importe qui. Il est poète et médecin, ou médecin et poète. Il soigne les âmes et les corps. C'est son seul point commun avec Jésus-Christ.

Cet excellent homme a eu l'idée de proposer à ses collègues d'abandonner un instant le quant-à-soi académique,

1. Ont collaboré à *Une vie de Palais*, Jean-Baptiste Baronian, Véronique Bergen, Jean-Claude Bologne, Éric Brogniet, Luc Delisse, François Emmanuel, Paul Emond, Sylvie Germain, Corinne Hoex, Jean Muno, Yves Namur, et Nathalie Skowronek.

## LECTURES

---

et de descendre de leur piédestal, pour exécuter sur le parquet quelques exercices d'assouplissement : flexions... brisés Télémaque... entrechats... petits pas bourrés...

Ah ! Un tel spectacle s'il se fût produit eût mérité son «besant d'or», comme disent, dans le Midi, les Français qui ne veulent pas parler comme tout le monde...

Il leur a proposé de s'illustrer dans un genre qui n'est pas le roman, ni un article de presse, ni des propos de wagons pour fumeurs, comme disait Curnonsky, et ceci, en écho à deux ouvrages de Jean Muno ; un genre littéraire dont s'est fait un maître incontesté Prosper Mérimée, l'auteur de *Mateo Falcone* et, surtout, *Carmen*, et qui se plie à la fameuse règle des trois c. : court... clair... concis... Bref, il s'agit de la nouvelle.

Nos académiciens et académiciennes se sont assis à leur table d'écriture, et, le dos rond, comme des lycéens désireux de garder pour eux l'exclusivité de leurs cogitations, ils se sont mis à l'ouvrage, sérieusement, avec un enthousiasme qui se communique au lecteur.

Celui-ci doit s'apprêter à en voir de toutes les couleurs : squatter indolent, intrus insolent, candidat débouté à l'Académie et enfermé dans un placard, oratrice à la voix séraphique, secrétaire perpétuel « séductionnant » (pour parler le langage du boulevard), et un autre assassin, un archiviste saint et martyr...

On y rencontre même les fantômes de Clément Pansaers et de Maurice Maeterlinck, entouré celui-ci d'un groupe d'écrivains amis...

D'autres choses encore : des prosopopées, des palingénésies, des dissertations oniriques... Textes qui se témoignent de l'habileté de chacune et de chacun, sur le ton le plus léger, le plus éthéré, le plus désinvolte, mais sans persiflage, sans ironie, sans bougonnerie. Avec l'humour le plus urbain, le plus candide, en un mot le plus honnête.

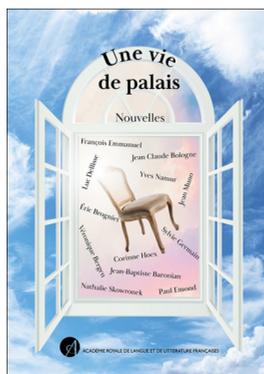
## LECTURES

---

Cet aimable divertissement nous a fait souvenir des récits improvisés, à l'occasion d'anniversaires de presse, auxquels collaboraient anonymement les rédacteurs des vieux grands journaux d'autrefois, et qui paraissaient en feuilleton, au rez-de-chaussée des pages intérieures, pour la plus grande curiosité amusée des abonnés croyant reconnaître, à chaque livraison, le style de leur écrivain préféré.

Voilà qui prouve en faveur de la bonne tenue de ce charmant petit livre, ouvrage très supérieur à un amical travail d'atelier.

**Marcel DETIÈGE**



**Evelyne WILWERTH, *La vie, en robe rose et noire.* Poésies. Préface de Ph. Leuckx. Photographie de couverture d'Anita De Meyer. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, coll. Coudraie, 2024.**

D'une écriture pointilliste, qui aime les vignettes, les ellipses, le condensé de la vie, ces nouvelles, jamais très longues (mais y a-t-il un gabarit imposé des nouvelles, comme le voudraient certains ?), signent un amour pour les personnages dans l'aventure intimiste de leur vie. On suit, par petites touches, par toutes petites phrases – comme des pulsions, l'antidestin d'êtres que la vie hèle, par soubresauts, émotions fortes.

Les maux s'y déclinent, les rencontres offrent des appels d'air, les couples se forment, les aléas de la vie fomentent leurs trames.

Ainsi le lecteur assiste, comme par délégation, à sa propre vie, qui se résume là, entre naissance et maternité, séance de cinéma, assistance devant la misère du monde.

Au fil des prénoms, des nouvelles, l'auteure aigüise son style, bref, condensé à l'extrême, comme des flashes qui puissent éclairer un moment des scènes de nos vies.

Les dialogues brefs rappellent l'amour de l'écrivaine pour le théâtre et ses échanges.

Les thèmes s'enrichissent d'une vision qui élargit cette appréhension du monde : il y a partout cette veine de rose, de noir, à l'instar des images, à l'aune des parcours.

C'est aussi ici l'expression intense d'une quête du bonheur, par le biais de la liberté et des désirs assumés.

L'auteure qu'on sent proche de ses personnages nous les fait rencontrer comme s'ils nous envoyaient des messages, comme s'ils sonnaient à notre porte. On ne peut être que l'hôte de ces moments de grâce.

**Philippe LEUCKX**



# Activités de nos membres

Le 25 mars, **Daniel Charneux** a assisté à la présentation par Vincent Engel de la nouvelle maison d'éditions Edern. Son roman historique *Si près de l'aurore* (prix Alex Pasquier 2018) figure parmi les premières publications d'Edern, dans une version retravaillée, sous le nouveau titre de *Deux reines pour un trône*.

Le 29 mars, au Mill (La Louvière) il a assisté au vernissage de l'exposition *Temps de pause*, pour le catalogue de laquelle il a donné le texte *Le Turban jaune*, inspiré par un tableau de Léon Devos.

Le 30 mars, à la salle Allard-l'Olivier de Quaregnon, il a présenté, dans le cadre du 130e anniversaire de la Charte de Quaregnon, l'exposé du professeur Paul Aron sur « L'Esprit de la charte de Quaregnon en littérature ».

Le 4 avril, à la Foire du Livre de Bruxelles, il a évoqué *Norma, roman* au cours d'une table ronde sur le thème : « Icônes et idoles : faut-il dépasser le mythe ? », en compagnie de Tanguy Habrand et de Caroline de Mulder.

Le 16 avril, il a participé à l'émission diffusée sur Télé Mons Borinage, « Et si on prenait l'air », consacrée à la maison Losseau.

Le 5 juin, il a vu son premier roman, *Une semaine de vacance*, réédité aux éditions M.E.O. dans une version retravaillée. Il en a discuté avec Nathalie Roland, au cours d'une émission d'Antenne Centre enregistrée à la bibliothèque du Gazomètre à La Louvière.

Le samedi 25 mai 2024, le guitariste Quentin Dujardin a organisé une soirée autour du premier roman de François

## ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

---

Degrande (*L'Ombre d'une racine*, éd. M.E.O.) à L'œil du Condroz aux Avins. L'auteur y a répondu aux questions d'Olivier Terwagne, et y a donné un concert avec François Renaud.

Suite à la récente réédition de son second opuscule *Vendredi 13 et demi* aux éditions Lamiroy rehaussée de la présence d'un bandeau rouge, Thierry-Marie Delaunois a dédicacé son ouvrage le dimanche 7 avril à la foire du livre de Bruxelles au stand des Éditeurs singuliers.

Les 27 et 28 avril, il était également en dédicaces avec plusieurs de ses ouvrages à l'Espace Art Gallery (Bruxelles) dans le cadre d'un festival du livre qui s'y déroulait tout le week-end. Il a lu entre autres quelques extraits de son recueil *Au fil d'Isis* et aussi mis en valeur l'ouvrage collectif *Ne pas rester sur le carreau* publié aux Editions Novelas.

Le dimanche 21 avril 2024, au Café-Théâtre Au Bizou (Anderlecht), Gaëtan Faucer a organisé son premier «Faucerama», où l'on a pu découvrir sa première pièce de théâtre, *Tu es Pierre*, entendre un récital de Tatiana Gerkens et d'Ariane Faez, une causerie autour du polar avec Marc Meganck, Alain Magerotte et Geoffrez Clautriaux, l'impromptu Molière de Gaëtan Faucer, ou encore un récital des chansons de Brassens par Pierre Christiaens et Philippe De Meersman.

Il a présenté *Les Feuilletonistes* (Alexandre Dumas, George Sand, Honoré de Balzac, Jules Verne...) le mercredi 29 mai 2024 au Petit Chaperon rouge (Etterbeek).

Philippe Leuckx a participé au marché de la poésie de Paris les samedi 22 et dimanche 23 juin 2024.

Dans le cadre du programme La plume au bout de la

## ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

---

langue, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Marie-Bernadette Mars anime trois ateliers d'écriture à la bibliothèque d'Orgéo (Bertrix), pour l'ensemble de l'école primaire de Nevraumont. Deux textes extraits de ses livres sont repris dans deux expositions : une page de *L'échelle des Zagoria* en introduction à l'exposition Vivre, c'est vieillir, organisée par ENEO et la mutualité chrétienne de Waremme, au centre culturel de Waremme puis à la maison de repos de Fayembois, et une page de *Rhapsodie afghane* qui décrit une sculpture présentée à Marche-en-Famenne par l'Académie luxembourgeoise lors d'une exposition intitulée Sculpture et musique.

Le dimanche 21 avril, elle a présenté *Rhapsodie afghane* à la maison Marie Howet de Libramont, lors d'un apéro littéraire organisé par Pierre Bodson et la librairie Le temps de lire. Le lundi 22 avril, elle était invitée par l'Athénée de Soumagne dans le cadre de leur journée sur le développement durable, avec la problématique des migrants qui est le fil conducteur de son recueil de nouvelles *L'horizon en éclats*. Le 6 mai, Eric Parisis proposait à ses auditeurs et auditrices la lecture de La vieille table de bois, qui fait partie de ce même recueil. Le samedi 8 mai, elle est invitée par Guy Delhasse aux matins du livre, au Centre culturel de Huy et, le samedi 25 mai, aux Rencontres du Houmier, par Jacqueline Calembert et Alain de Hassonville. Le dimanche 28 juillet, elle participera au salon du livre de Ferrières. Le mercredi 4 septembre, *Rhapsodie afghane* sera présenté à l'AREAW par Joseph Bodson. Marie-Bernadette Mars sera présente aux rencontres d'octobre à Avignon, où *Le sentier des Zagoria*, une adaptation théâtrale de son roman *L'échelle des Zagoria*, a été sélectionné avec cinq autres textes d'écrivains belges pour le festival des Lectures vivantes de la Sabam ; ces textes seront lus par des comédiens et comédiennes du Théâtre Transversal.

## ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

---

Martine Rouhart a reçu le prix de « la représentante de la Belgique » au concours de poésie international de Turin 2024 (pour un poème inédit) AMILCARE SOLFERINI INTERNATIONAL POETRY COMPETITION.

Myriam Watthee-Delmotte était l'invitée des « Rencontres du samedi » de la Maison CFC (Bruxelles) le 25 mai 2024 autour de son essai *Dépasser la mort – L'agir de la littérature*.

Leïla Zerhouni a participé au premier Faucerama le dimanche 21 avril 2024. Elle a présenté son dernier roman, *Dans les yeux de l'Afrique* (éd. M.E.O.) à la Maison Commune d'Ixelles le samedi 4 mai 2024, en collaboration avec Ghezala Cherifi, des amitiés belgo-algériennes. Elle a participé au festival d'auteurs bruxellois organisé par Daniel Bastié à l'Espace Art Gallery le samedi 8 juin.

**Nous apprenons avec tristesse le décès d'Anita De Meyer, survenu à Jette le 4 juin 2024. Présente à toutes les manifestations de l'AEB, elle en assurait la couverture photographique. Nous présentons nos condoléances à sa famille, à ses amis, et à ses proches.**



*Échos et informations de nos partenaires de la  
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de  
Langue et Littérature  
française:  
[www.arlif.be](http://www.arlif.be)

Société belge  
des auteurs:  
[www.sabam.be](http://www.sabam.be)

sabam

AREAW

Association royale des  
écrivains et artistes de  
wallonie:  
[www.areaw.be](http://www.areaw.be)

Archives et  
Musée de la  
Littérature:

[www.aml.cfwb.be](http://www.aml.cfwb.be)

aml



Centre Wallonie-  
Bruxelles Paris:  
[www.cwb.fr](http://www.cwb.fr)

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 50 | JUIN 2024



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**AEB**

**CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES**

**TÉL. : 02 512 36 57**

**COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252**

**SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE**

**SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK**

**ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-  
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA  
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.